Le COURRIER du
Cinéma
5¢
FÉVRIER 1941
GARDENVALE, P.Q.

MIREILLE PONSARD

SUR NOS ECRANS
Armand Bernard et Albert Préjean
dans "PLACE DE LA CONCORDE"

FRANCE - FILM
MONTRÉAL

FRANCE-FILM

COMPAGNIE CANADIENNE-FRANÇAISE

PREMIÈRE ET SEULE DISTRIBUTRICE DU FILM PARLANT FRANCAIS.

LE COURRIER DU CINEMA

VOLUME 6—NO. 2 Membre de l'A. B. C. FÉVRIER 1941

L'artiste Jean Galland devient le grand maître du cinéma français

Le maréchal Pétain le charge de la réorganisation de cette industrie.-Maurice Chevalier, Charles Trenet et Jean Sablon chanteraient à Londres.- Arrivée de Renoir à New York.-Belles paroles de Betty Stockfeld.-- Le théâtre revit à Paris.

La situation du film

C'est l'artiste Jean Galland qui a la mission de ressusciter le cinéma français. Président d'une nouvelle commission créée par décret du maréchal Pétain, il a pour mission de regrouper en un syndicat national tous les gens de l'industrie cinématographique, dispersés ici et là depuis la capitulation de Paris. Un certain nombre d'artistes manquent encore à l'appel. Bon nombre sont toujours prisonniers en Allemagne ou réfugiés en terre helvétique.

Qu'importe, il faut espérer! Le temps, cette fois, travaille pour nous. Les cadres seront reformés et la mise en chantier de vingt nouveaux films serait annoncée aussitôt que des équipes d'artistes et de techniciens auront été reconstituées. M. Galland connaît bien son métier. C'est aussi un homme d'affaires de premier plan et un animateur convaincu. Sa compétence est à la hauteur de sa conscience professionnelle. Il réussira, nous en sommes sûrs. Tous les cinéastes français ne sont pas à Hollywood et le soleil de la Côte d'Azur se fiche pas mal de la guerre. Il brillera à nouveau pendant que les moulins à images feront réentendre leurs joyeux cliquetis.

Jean Renoir à New York

Non sans mal, non sans peine le cinéaste français Jean Renoir, fils du célèbre peintre et frère de l'acteur Pierre Renoir, a réussi à s'évader de Paris occupé, puis atteindre Lisbonne en passant par l'Espagne.

Le réalisateur qui nous a donné "La Grande Illusion", "La Marseillaise" et finalement "La Bête Humaine" dont la projection locale est toujours à l'étude, s'intéressait fort à la politique de son pays. Partisan des réformes sociales de Léon Blum il les avaient prônées aux studios parisiens où les heures étaient plus courtes et les conditions de travail excellentes. Certains journalistes, plus emballés que renseignés, virent en Renoir un suppôt du Front Populaire et massacrèrent ses films à tour de . . . plume. M. Jean Renoir restera toujours pour nous l'auteur de "La Grande Illusion", film prophétique, qui vint dire la vérité à son heure mais dont le message ne fut pas entendu. La Grande Illusion c'était on s'en souvient, la Paix.

Sans doute qu'à Hollywood où il va rejoindre les René Clair, les Julien Duvivier, Francen et autres, M. Jean Renoir trouvera la paix physique qui lui permettra de reprendre son oeuvre. Quant à la paix morale . . . comme tous les Français de coeur il l'attend avec la libération de son pays.

Maurice, Charles et Jean à Londres

Un speaker de la radio nous annonce que Maurice Chevalier, Charles Trenet et Jean Sablon sont à Londres et chanteraient dans un cabaret de la capitale anglaise. La nouvelle nous étonne un tant soit peu et le speaker lui-même s'est demandé par quel miracle ces trois artistes avaient pu quitter la France pour passer, sans incident, en Angleterre. Par le temps qui court et si les bombardements sont aussi féroces qu'on le dit — il faut en tout cas le croire car certaines photographies sont d'une sinistre éloquence — il convient de se demander si ces trois artistes français ne vont pas au-delà de la bravoure. De plus, nous ne voyons pas très bien comment l'on peut aller souper joyeusement, écouter des chansonnettes quand l'alerte fait retentir son cri lugubre.

Aussi longtemps que le fait ne sera pas vérifié nous devons entretenir un certain doute à l'endroit de cette nouvelle. Le cinéma français a besoin de Chevalier, de Trenet et même de Sablon. Ces artistes ont la mission de ressusciter le film français. Ils en ont de plus le talent. C'est, à notre avis, ce qui importe le plus pour le moment.

Bravo Mlle Betty Stockfeld

La jolie artiste franco-australienne a passé les fêtes de la Noël et du premier de l'An avec les régiments canadiens-français cantonnés à Aldershot. Une émission de la radio anglaise non seulement nous a appris cette bonne nouvelle mais nous a permis d'entendre la voix de la charmante vedette qui s'est adressée à nous pour communiquer les bons souhaits de ses compagnons, nos braves soldats. Fine et spirituelle, élégante et sympathique Betty Stockfeld nous a dit la bonne humeur qui animait les soldats canadiens et avec quel entrain ils avaient "fêté" à la "canayenne" l'arrivée de l'an neuf. Bravo Betty! Et si jmais Londres devenait franchement intenable noubliez pas que vous avez des milliers d'admirateurs à Montréal.

(suite à la page 34)

Le "COURRIER DU CINEMA" est publié par "Le Courrier du Cinéma Limitée. Il est enregistré au Par'ement comme matière de seconde classe. L'abonnement est de cinquante sous par année. Représentants: Québec, M. Lu-E Verret, Cinéma de Paris; Sherbrooke, M. L. Perreault, Cinéma de Paris; Saint-Hyacinthe, M. J. Benoit, Théâtre Corona; Trois-Rivières, M. J.-A. Lapolice, Cinéma de Paris; distributeurs à Montréal, Charron & Fils; à Québec, Agence Québecoise de Distribution Enrg.; à Sherbrooke, Librairie Notre-Dame; aux Trois-Rivières, Robert & Robert; Saint-Hyacinthe, Librairie Choquette. Chaque copie se vend $0.05. Adressez toute correspondence au bureau principal, 637 rue Craig O., suite 1110, tél. LAncaster 5141. Ed. Garand, Directeur-commercial. "Le Courrier du Cinéma" est imprimé à Gardenvale, Québec par la Compagnie des publications Industrielles et Educatives Limitée.

Aquistapace déteste toute publicité

Beaucoup d'acteurs sont de fins gourmets.

Aquistapace est du nombre. Déjeuner en sa compangie est un plaisir gastronomique . . . et spirituel. Car tout en vous faisant apprécier les mets les plus délectables, Aquistapace vous livre, avec le bel accent provençal que nous lui connaissons, des souvenirs charmants d'une carrière jusqu'alors si parfaitement remplie.

— Puis-je raconter cela? lui demande-t-on après chaque récit.

— Oh! que non! se récrie-t-il. Ma vie n'intéresse pas le grand public! . . .

Disons plutôt qu'il a peur que l'on ne sache pas y mettre l'accent qui en est le piment.

N'ai-je pas raison, Aquistapace?

On peut être 100% méridional et demeurer modeste. Il y a des exceptions qui le prouvent. Témoin le cas Aquistapace, qui n'a jamais pour principe de vouloir, comme dit l'autre, tirer la couverture à lui!

Questionnez-le:

— Etes-vous réfractaire à l'interview?

— Oui.

— Pourquoi?

— Parce que la place est pour les jeunes! Ce sont eux qui séduisent, qui amusent, qui plaisent. Ils ont l'âge pour eux. Jeunesse d'abord! Ca me fait penser à un film que j'ai tourné . . . mais le titre n'était pas pour moi! Un homme comme moi n'a, pour se défendre et surtout pour se maintenir, ce qui est le plus difficile, que ses propres moyens! C'est dur, mais combien passionnant! On s'aperçoit qu'il faut lutter, travailler et, quand le succès est la récompense de l'effort, on a le droit de se regarder dans la glace avec fierté et de s'accorder un bon point. D'un coup, on retrouve l'enthousiasme de ses vingt ans . . . quitte à déchanter après! Le public se moque éperdument des détails de ma vie privée. L'essentiel est que je ne lui apporte pas de déconvenue dans les rôles qui me sont confiés. Tout est là.

Mireille Balin aime plus la nature que les humains

N'allez pas croire que la carrière de Mireille Balin représente un miracle de volonté. Non, les choses ont été arrangées par les dieux, presque à son insu.

— Il y a trois ans, disait-elle, si quelqu'un m'avait dit qu'un jour je serais appelée à devenir artiste de cinéma, j'en aurais ri aux larmes. Car, jusqu'à mes débuts, j'ai à peu près ignoré le cinéma. Spectatrice, je lui préférais le théâtre ou le music-hall. Jeune fille, je ne copiais aucune star. Je ne lisais pas les magazines de cinéma.

— Alors, vous avez été touchée de la grâce.

— Pas même. Un beau jour, je fis la connaissance du metteur en scène Jean de Limur qui, à son tour, me présenta à G. W. Pabst. Celui-ci m'engagea pour Don Quichotte. Ce furent mes premiers pas vers le cinéma. Ils m'ont laissé un délicieux souvenir. Et j'ai éprouvé un sentiment très bizarre lorsque, pour la première fois, j'ai vu mon image sur l'écran.

Ce premier film a été suivi de plusieurs autres, notamment Pépé le Moko avec Jean Gabin, où elle fit preuve d'une fougue et d'un entrain éblouissants. Mireille Balin emploie ses journées qu'elle ne passe pas au studio à lire, à entendre de la musique, à faire du sport, à voyager. Elle adore voyager. Il faut l'entendre parler du Maroc pour comprendre à quel point sa physionomie naturellement grave peut être transfigurée par l'enthousiasme.

— On fait beaucoup de tapage autour de l'Egypte et des Pyramides, déclare-t-elle, mais le Sud Marocain est bien plus beau.

Elle aime la solitude, les bêtes et la nature plus que les humains. Elle hait l'hypocrisie et la méchanceté.

— Mes chiens, a-t-elle coutume de dire, tant que je les nourrirai me regarderont de la même façon, que leur pâtée soit servie chez moi, c'est-à-dire chez eux, ou dans un jardin perdu au fond de la France. Les arbres seront toujours des arbres, les nuages des nuages. Le soleil chauffe sans distinction les milliardaires et les mendiants.

Voilà, penserez-vous, une philosophie bien désabusée; ce sont là des remarques d'une âme fine et sensible.

Madeleine Sologne et Jean Galland dans "Le Danube Bleu" sensationnelle production dont la sortie est prochaine. Disons ici que l'artiste Jean Galland vient d'être nommé par le maréchal Pétain membre du conseil du cinéma qui va assurer en France la reprise de la production. Meilleur choix ne pouvait être fait.

Gaby Basset ne sait rien de la cuisine

Des boucles de gosse, de grands yeux profonds, une artiste alerte, spontanée, parfois fantasque, toujours sentimentale, Gaby Basset a su plaire au public dans plusieurs films.

Grâce à son travail assidu et à son intelligence, Gaby Basset réalise des progrès très nets à chacun de ses nouveaux rôles.

Née un 29 mars à Saint-Amour (Jura), pays de Gémier, la charmante artiste habite à 61, rue Damrémont, à Paris.

Cheveux auburn, acajou très foncé, coupés en franges sur le front, yeux verts. Ne sait pas faire la cuisine et ne vaut pas lourd aux "ouvrages à la main". Lit beaucoup, tout ce qui lui tombe sous la main. Gourmande, gaie, sentimentale, pleure et rit avec la même facilité, caractère d'or, jamais en colère. Très active, Gaby ne peut pas rester en place.

Elle adore la nage, le cheval, le ski. A de la famille à Grenoble, et chaque fois qu'elle dispose de quelques loisirs, entre un film et un tour de chant, part pour la montagne et fait, selon la saison, des sports d'hiver ou de l'alpinisme ou de la marche tout simplement. Se défend aux cartes, mais le bridge lui paraît trop compliqué. Aime l'auto. Est décidée à réussir dans son métier si cela dépend d'elle; fait de la culture physique pour se garder en forme; apprend la danse acrobatique pour pouvoir corser d'un numéro de music-hall son tour de chant et pour satisfaire aux exigences éventuelles du cinéma dans cet ordre d'idées. Pleine de cran: affronte Marseille, c'est-à-dire le public le meilleur et le plus cordial quand on lui plaît, mais le plus difficile à séduire. La joyeuse jeunesse de Gaby Basset est séduisante; son charme est grand, comme son courage.

Edwige Feuillère *dans* l'"Emigrante"

Ce film palpitant qui nous montre jusqu'où peut conduire la passion des bijoux trouve en Edwige Feuillère une interprète superbe. Mme Feuillère est aujourd'hui incontestablement, la première artiste dramatique française. On la voit ici avec Serge Nadaud et Pierre Larquey qui tient un beau rôle tragique.

Viviane Romance dans "LA TRADITION DE MINUIT"

Un déménagement semble en cours sur le seuil du studio. Ce sont les meubles qui ornaient hier, l'appartement de la chanteuse Clara. Il était joli son appartement en comparaison avec la pauvre chambre d'hôtel qui abrite ce soir la belle Clara. Une commode bancale, un paravant souillé, un lit qui n'inspire guère confiance. Et bien des ennuis en perspective; ceux que Pierre MacOrlan a réservés à son héroïne, dans son roman, "LA TRADITION DE MINUIT".

Il s'agit d'un récit d'atmosphère qui plonge le spectateur en plein mystère dès ses premières images. Convoqués au Bal des Papillons, par un coup de téléphone anonyme, cinq personnages s'y retrouvent pour apprendre la mort tragique du patron. Ils sont mêlés à l'enquête et, en souvenir de leur curieuse rencontre, ils décident de dîner ensemble de temps à autre. Ce dîner sera placé sous le signe de "LA TRADITION DE MINUIT".

Dans ce film, Viviane Romance retrouve une occasion nouvelle de vivre son rôle simplement. Tandis qu'un reglage de lumières balaie de panache d'or le lit dans lequel elle se trouve, grelottant de froid, Viviane Romance évoque ses débuts au cinéma. Elle n'avait tourné que deux petits rôles avant d'être l'interprète de Julien Duvivier dans "BELLE EQUIPE". Je ne veux pas tourner plus de quatre films par année, dit-elle. Je sais bien qu'il faut exploiter le succès qu'on peut avoir et qui ne peut pas durer longtemps. Mais quatre films, ça me semble suffisant.

La délicieuse BLANCHETTE BRUNOY et JEAN SOLAR, un nouveau jeune premier dans le film "La Famille Duraton" qui sera un grand éclat de rire. "La Famille Duraton" est une création radiophonique parisienne de Noël-Noël qui en plus d'être la vedette a adapté son oeuvre pour le cinéma. Un film extrêmement original.

Le tragédien Andrex veut un rôle comique

Charmant acteur. Charmant garçon. Bon Provençal: Andrex est né à Marseille, habite Paris; a le mal du pays et ne le dit qu'aux gens qui lui sont très sympathiques. Il a trente ans, et les paraît si peu qu'on se demande s'il les paraîtra jamais. Son véritable nom: André Jaubert (famille marseillaise de pure extraction). Il a les cheveux noirs, des yeux bruns pétillants, les plus belles dent masculines du cinéma français, cette précision et cette élégance de gestes, qui n'appartiennent qu'aux danseurs. Il s'habille bien. Il est célibataire. Ses meilleurs "copains"; Fernandel et l'acteur marseillais Fernand Flament, que l'on a vu (ce qui se conçoit) dans la Marseillaise.

Depuis quelque temps, ce sympathique garçon reçoit un "courrier" extrêmement flatteur par le nombre et le ton des lettres. Seulement, il n'en parle pas. Par surcroît, il doit être modeste . . .

Avant d'être un jeune premier de cinéma, il a été vedette provençale de revues et d'opérettes. Mais un jour le cinéma vint à lui sous la forme de Marcel Pagnol, qui lui confia le rôle de Louis dans "Angèle". Or, ce Louis était simplement une petite crapule, un voyou, un souteneur et un bandit. Andrex a beaucoup de talent: il donna au Louis une sillhouette et des accents inoubliables. Mais, rançon de ce coup d'essai envoyé en coup de maître, il se trouva "étiqueté".

Depuis, on n'a guère cessé de lui faire jouer des canailles, des mauvais garçons et des gangsters: Gribouille, Un Carnet de bal, l'Etrange Monsieur Victor . . . Cependant, de loin en loin, on se souvient qu'il sait chanter et danser, et on en fait l'aimable jeune premier d'un film musical (Ignace, Barnabé).

— Dans Vacances payées, constate Andrex, j'étais encore gangster. Pour me consoler, le sort m'a donné ensuite, dans le Dompteur, le rôle d'un fils de famille gentil comme tout. Après dame! on m'a réintégré dans les fripouilles. Il y a eu la Dame de coeur, où j'exploitais des appareils à sous . . . truqués, bien sûr! Puis Hôtel du Nord, où j'ai menti, combiné, volé les femmes de mes amis! Mais non, je ne me plains pas. D'ailleurs, il y a des compensations. Tenez, mon rôle d'Hôtel du Nord, je n'y aurais pas renoncé pour tout au monde.

— Ce que je souhaite? Un rôle comique.

Les "CAVALIERS de LA SALLE"
sous la direction de
BUDDY CLAYTON
se font entendre
de CKAC — Les Mardi, Samedi et Dimanche
de CBM et CBF — Le Samedi — 10.30 à 11 p.m.
Directement au "Grill"

Hotel de La Salle
MONTREAL
Réservations:
Maître d'Hôtel—Ma. 8921
Rues Drummond et Sainte-Catherine

Faites vos achats avec les
COUPONS DUPUIS
20% de dépôt — 4 mois pour payer
(supplément équitable)
Dupuis Frères LIMITÉE
MONTRÉAL

Quand croulent les dynasties

"DE MAYERLING A SARAJEVO"

Le roman d'amour de l'archiduc François-Ferdinand, cousin du prince Rodolphe qui acheva son roman d'amour à Mayerling

L'actrice Edwige Feuillère, à la suite de sa nouvelle création dans le film De Mayerling à Sarajevo, est en passe de devenir une toute première vedette mondiale — surclassant même les gloires d'Hollywood, jusqu'alors réputées les moins accessibles. Et cela est un très grand événement que nous ne saurions passer sous silence. Elle "enfonce" Marlene et Garbo. Pour notre part, il est incontestable qu'au moins elle les égale — tout en se taillant une personnalité qui ne ressemble à aucune autre et qui apparaît comme l'une des plus pures expressions du talent français. Bien sûr, Edwige Feuillère n'était pas inconnue. Depuis son premier film J'étais une aventurière — le premier en tout cas où s'épanouissent son charme et sa richesse de tempérament — elle n'eut pas toujours la chance égale, mais sut maintenir sa réputation de qualité.

Puis elle a tourné coup sur coup dans deux oeuvres de mérite : L'émigrante, de Léon Joannon, et surtout Sans Lendemain, de Max Ophuls. C'est sans doute ce dernier qui a eu raison en même temps que la préférence puisque la nouvelle réalisation De Mayerling à Sarajevo, avec Edwige Feuillère dans le rôle principal, ne fait que confirmer les promesses précédentes.

Tout de suite nous reconnaissons que si le metteur en scène, a réussi pas très loin d'un chef-d'oeuvre (et sûrement le meilleur film français depuis la guerre), il le doit pour beaucoup à l'interprète, qui a magnifiquement servi ses intentions et, qui, à côté du rôle de l'archiduc François-Ferdinand, sobrement incarné par John Lodge, a silhouetté et nuancé une comtesse Chotek — héroïne adorable — comme certainement nulle star n'eût fait mieux. C'est un ravissement ininterrompu et l'on retrouve dans la maîtrise d'Edwige Feuillère non seulement les dons intacts mais l'incroyable supériorité de celle qui, à ce concours du Conservatoire, qui devait décider son entrée à la Comédie-Française, fit sensation comme un oasis dans le désert, pour reprendre l'expression d'un critique éminent. Cela dit, le film est excellent d'un bout à l'autre. Secondé par une équipe de techniciens groupant à part égale des Français et des Autrichiens exilés, Max Ophuls, qui réalisa, on s'en souvient, une si délicieuse adaptation de la Symphonie inachevée de Schubert — déjà un classique de l'écran — a déployé, dans son nouveau film, toutes les ressources d'une virtuosité qu'on dirait exaltée encore par l'air du pays. Et tout cela est, à quelques menus détails près, si parfaitement composé et orchestré, que la seule petite faiblesse du scénario, sur la fin, en est oubliée (mais il fallait bien finir et, si l'on veut, l'attentat de Sarajevo n'est pas une fin mais un commencement).

Pour le reste, cette histoire d'un grand amour est fort émouvante. En marge du couple héroïque, Jean Worms prête au vieil empereur François-Joseph une intéressante figure. Et les costumes de Bilinsky sont tout simplement merveilleux.

L'artiste DALIO, Larquey et Georges Flamant. Les trois vedettes avec Viviane Romance du film "La Tradition de Minuit" qui sera lancé en 1941.

Valentine Tessier et Jules Berry dans "L'Embuscade"

Valentine Tessier, Pierre Renoir, Francine Wells, Jules Berry et Georges Rollin sont les interprètes du film "L'Embuscade", tiré de la pièce de Kistemeackers.

Jules Berry est dans un coin du studio et marche de long en large en se frottant le menton. Quand on s'approche de lui, il dit : "Qu'on se dépêche, nom d'un chien, il faut que j'aille nourrir la petite". Car vous le savez sans doute, depuis quelques mois, Jules Berry et sa femme Josseline Gaël sont les heureux parents d'une charmante petite fille. Jules Berry a changé ou plutôt s'est changé en nourrice et il attend impatiemment la fin de la journée pour aller voir si son bébé a souri ou appelé Papa.

Il y a la ravissante Francine Wells. C'est son premier grand rôle et elle n'a pas l'air trop émue.

— J'ai joué dans "La Goualeuse", dit-elle, et avant d'arriver au cinéma, j'ai joué la comédie avec Max Dearly quand j'étais jeune.

Il y a aussi la séduisante Valentine Tessier qui se déclare enchantée de son personnage qui la change, dit-elle, des rôles de mères évaporées qu'on lui a trop souvent donnés. "J'ai dans ce film un personnage qui me plaît énormément et j'espère que j'en aurai d'autres.' '

Marie Bell n'aime dans la vie que le travail

Foyer de la Comédie-Française!

Tout à coup, une porte s'ouvre. Une silhouette claire, sportive, moderne, paraît dans l'encadrement. Marie Bell est là.

Elle s'est assise sur le canapé, ses longues jambes repliées, les mains croisées sous les genoux, le corps penché en avant, ramassée sur elle-même. Le visage est sans fard. Les lèvres sont à peine rehaussées d'un peu de rouge.

Alors, vous pensez arriver à me connaître, comme ça, en trente minutes, quand il y a près de trente ans que je me cherche moi-même sans me trouver? . . .

En enfance? . . . Fille d'une Bordelaise et d'un Irlandais, elle a connu l'enfance banale des gosses pauvres dans une grande ville triste.

Très tôt, elle est prise d'une passion irrésistible pour la danse. Elle sera danseuse.

A six ans et demi, elle entre au Grand Théâtre de Bordeaux.

A quatorze ans, elle est amenée à se manifester au London Pavillion de Londres avec le corps de ballet. Au même programme, De Max, l'admirable tragédien, était affiché dans le dernier acte d'Andromaque. L'actrice qui devait jouer le rôle de Cléone étant tombée malade, De Max chercha qui pourrait bien la remplacer et fit appel à cette grande fille aux yeux sombres, aux cheveux éclairés de reflets fauves.

— "C'est ainsi que je fis mes débuts de comédienne, à Londres, en récitant deux vers de Racine!"

De Max l'encouragea à se présenter au Conservatoire.

Et ce fut l'entrée au Français. Après dix ans, la voilà sociétaire.

— "Je ne connais rien de plus beau que le public du Français! . . . Il conserve une foi, un enthousiasme qu'on ne trouve nulle part ailleurs! Constater qu'un jour où 50,000 personnes se ruent pour voir un match de football on peut encore faire 15 ou 16,000 francs en affichant "Andromaque" ou "Phèdre", ça vous remplit tout de même d'espoir!"

Le cinéma fit bientôt appel à elle. Son premier rôle date des débuts du parlant, avec "La Nuit est à Nous", Puis viennent "L'Homme Qui Assassina", "L'Homme à l'Hispano", "La Folle Aventure", "Fédora", "Poliche", "Sous la Terreur", "Carnet de Bal" et tant d'autres.

Si vous lui demandez ce qu'elle aime de la vie, après avoir fermé les yeux une seconde, elle répond : "Le Travail!"

Si vous l'interrogez pour savoir ce qu'elle fait, libérée du studio ou du Français: "Le travail!"

Si vous lui faites remarquer que les journées sont longues, qu'elle adore veiller, qu'elle est d'une vitalité débordante, même réponse : "Eh bien! le travail! . . .

• • •

Jacqueline Delubac et Raimu partenaires.

Jacqueline Delubac et Raimu semblent vouloir désormais former un couple type de l'écran français. Ils sont partenaires dans deux films que nous verrons sous peu, "DERNIERE JEUNESSE" et "L'HOMME QUI CHERCHE LA VERITE". On annonce que cette collaboration va se continuer car ces deux artistes doivent tourner ensemble un autre film très prochainement.

• • •

Jean Gabin est généralement soucieux, renfermé. Soucieux d'écouter la profonde résonance qu'éveille en lui le personnage qu'il crée. On dirait qu'il essaye, du matin au soir, de rester dans cet "état second", qui est l'état de transe.

Madame ou Mademoiselle.
Nous pouvons vous prouver qu'un commerce Rawleigh a domicile peut vous rapporter des Profits aussi considerables que font les hommes. Au-dela de 135 necessites. Si vous voulez commencer en affaires pour vous-meme sans capital et avec notre aide, faites-le immediatement et vous ne devriez jamais regretter votre decision. Pour renseignements complets, ecrivez a Dept F-M 320
THE W. T. RAWLEIGH CO., LTD. MONTREAL

LA QUINCAILLERIE RAYMOND LIMITÉE
656-658 ouest, rue Craig
MONTRÉAL

Alcover écrit son nom avec un poids de 50 livres suspendu au bout d'un doigt

Les yeux fermés derrière ses grosses lunettes, Alcover semble un antique de marbre sans regard.

"Je vais vous expliquer, fait le comédien. Je regarde en dedans".

Alcover est un humoriste qui s'ignore.

"Mes souvenirs . . . Mes souvenirs! . . . fait-il deux fois.

"Oui, oui, c'est vrai . . . mes souvenirs. Tenez, un de ceux qui ont marqué au début ma carrière . . . J'étais à Liège. D'abord, on me fit porter des lettres. Je les portais en prose et en vers: "Sire, c'est une lettre qu'en vos royales mains on m'a dit de remettre". L'important était d'avoir la démarche noble!

Ah! La démarche noble!

"Donc, j'étais à Liège. Après quelques larbins stylés on commit l'imprudence de me confier trop tôt un rôle qui n'était pas du tout dans ma nature.

"Un mois après j'étais résilié. Oui, résilié pour "Insuffisance". Encore, aujourd'hui, je n'ai pas réussi à être suffisant . . . dans le sens prétencieux du mot, naturellement.

"La veille de mon départ, le régisseur m'annonça:

— La Comédie-Française vient jouer ici demain. Il y aura Paul Mounet.

"Paul Mounet! . . . Je l'avais applaudi si souvent. Cet homme me plaisait: "Ah si, par lui, je pouvais entrer au Conservatoire de Paris . . .

Le régisseur me proposa:

— Je le connais. Veux-tu que je lui demande de t'entendre? C'est un brave coeur.

"Le lendemain, après la représentation, le régisseur me présentait:

— Un petit qui promet.

— Ah! tu promets? fit Paul Mounet en me ragardant. Qu'est-ce que tu promets?

— Mais . . .

"J'étais abasourdi par la question.

"Je proposai de dire la tirade des nez de "Cyrano". Paul fit: "Ca ou autre chose!" Je commençai. Au huitième vers, Paul Mounet ne m'écoutait plus.

"Fort heureusement, le régisseur, qui connaissait bien Paul, lui dit à l'oreille: — Et puis, il porte vingt kilos à bras tendus.

Paul, qui aimait la force leva la tête: — C'est vrai petit?

— Oui, Monsieur, je fais même mieux. En tenant un poids de cinquante livres par le petit doigt de la main droite, je peux écrire mon nom à la craie sur un mur.

"Paul crut à une supercherie et ricana: — Parbleu! si tu es gaucher.

— Non non, je porte et j'écris de la main droite.

J'exécutai ce tour de force . . . qui en était un aussi d'adresse.

Paul me frappa à l'épaule et décida:

— Toi, tu as quelque chose dans le ventre. Je t'emmène à Paris.

"Ce fut ainsi que j'entrai au Conservatoire où, après deux ans d'études, je remportai un premier prix dans "Macbeth".

"Ce fut d'ailleurs ce qui me donna du goût pour l'écran."

• • •

A Montpellier, Samson Fainsilber, Jean Worms et Christiane Delyne ont interprété avec succès des pièces d'Henri Duvernois et de Courteline.

• • •

Les Parisiens, pour toutes sortes de raisons, ne peuvent guère fréquenter les salles de spectacles, et il arrive souvent que les troupes occupantes soient à peu près seules à occuper la salle. Aux Folies-Bergère, le soir de la réouverture, tout le parterre était pris par un public de généraux et d'officiers en grande tenue.

• • •

Le Théâtre des Ambassadeurs (pas plus diplomatique que les autres) appartenaient à Henry Bernstein. Il a été rouvert par les soins d'un nommé Capgras, auquel les Allemands ont d'autre part confié la direction de l'édition de Paris-Soir qui paraît à Paris. M. Capgras partage la direction de ce théâtre avec Mme Alice Cocéa; il a présenté tout récemment la pièce d'Armand Salacrau, Histoire de rire, laquelle a pour interprètes Alice Cocéa, Fernand Gravey, André Luguet, Suz et Maïs et Pierre Renoir.

• • •

Jacques Pills — le mari de Lucienne Boyer — est à Paris. Il vient de jouer dans une comédie au théâtre des Bouffes-Parisiens.

bien balancés

comme une sweet caporal

• Si les Sweet Caporals sont si douces et si légères, c'est parce qu'elles sont un mélange exquis de 38 classifications de tabacs virginiens de choix — doux, veloutés, odorants — elles possèdent tout ce qu'il faut, ni plus ni moins, pour conserver leur rang de favorites au Canada.

"La forme la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé".

Trois personnages amusants: Claire Gérard, Lucien Baroux et Jeanne Fusier-Gir qui semblent bien désabusés. C'est une scène de "Feux de Paille", que nous verrons bientôt.

Armand Bernard, Charpin, Marguerite Moréno, Pauline Carton et la petite Jacotte dans une scène de "Ma tante dictateur". Une autre comédie de bon ton qui amusera tous les publics.

Une jeune qui fait son chemin

Parmi les jeunes artistes que va nous révéler prochainement l'écran français, Madeleine Sologne occupe une place de premier plan. Dans "LE PERE LEBONNARD", elle interpréta le rôle de la fille du père Lebonnard, rôle très important où elle incarne une jeune fille qui défend son amour et mène sa vie comme un combat. Une belle création qui a sans aucun doute classé Madeleine Sologne parmi les plus grandes vedettes de demain. Dans ce film, elle fut la partenaire de Jean Murat. C'est déjà du beau travail pour une toute jeune. Nous aurons aussi l'occasion de la voir dans "LE DANUBE BLEU".

Grâce à Fernandel, Nice eut quand même son Carnaval

Année de guerre, année sans Carnaval. Ainsi en avait décidé dans sa sagesse, la municipalité de Nice, estimant qu'il y avait autre chose à faire en ce moment que de divertir la population. Mais les hommes sont de grands enfants, et la guerre elle-même ne les empêche de se divertir.

Nice a donc eu cette année, comme par les années passées, son Carnaval, elle l'a eu malgré la guerre, malgré les conseils de sa sage municipalité, elle l'a eu grâce à Fernandel.

Tournant les scènes de son dernier film "MONSIEUR HECTOR", tout près de Nice, Fernandel eut l'idée d'adjoindre au scénario, déjà fertile en aventures imprévues, une reconstitution du célèbre carnaval de Nice. C'est ainsi que durant trois jours, toute la ville de Nice fut en fête comme s'il y avait eu le vrai carnaval du temps de paix. Dans les rues on voyait défiler un long cortège de carnavaliers portant d'immenses têtes de Fernandel.

L'interprétation de "MONSIEUR HECTOR" comprend Fernandel, Madeleine Sologne, Georges Grey, Temerson, Marthe Mussine et une foule d'autres artistes de premier plan. Voilà une belle équipe avec laquelle on ne s'ennuiera pas.

● ● ●

Le comédien Dorville, qui a joué dans un grand nombre de films, est mort à Souillac, où il s'était réfugié. Il fit une carrière assez brillante au music-hall; il fut l'un des meilleurs interprètes des revues de Rip; au Casino de Paris, il a joué de nombreux sketches aux côtés de Raimu. Malgré ses allures d'apache et de dur-à-cuire, Dorville était un bon coeur qui, à Montmartre, aidait beaucoup d'artistes dans la misère.

CELOTEX
Fournitures d'Acoustique

Acousti-celotex--Calistone
Heerwagen Tile -- Calicel
Calicel Castone--Absorbex

Pour tous vos problèmes d'acoustique

CHAQUE cinéma pose des problèmes d'acoustique spéciaux. Les matériaux modernes fabriqués pour répondre au besoin d'une parfaite distribution sonore exigent d'être traités par des ingénieurs experts dans leur application aux salles, tant anciennes que nouvelles, si l'on veut qu'ils donnent satisfaction. Dominion Sound Equipments Ltd. a à son service le personnel d'ingénieurs en acoustique le plus compétent qui soit au Canada. Leur travail vous permettra de construire sans crainte d'erreur.

Dominion Sound Equipment
LIMITED
BUREAU CHEF: 1620 OUEST, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL
HALIFAX — TORONTO — WINNIPEG — REGINA — CALGARY — VANCOUVER

UN SERVICE NATIONAL POUR LES THÉÂTRES

EDETTE!

Judicieux conseils aux jeunes gens et jeunes filles qui rêvent de faire du cinéma un jour. Un métier difficile où la réussite est plus rare qu'on l'imagine.

Ha! si on me donnait ma chance au cinéma, m'écrit cette jeune fille.

— Un rôle, un rôle, qu'on me donne un rôle et l'on verra, répète ce jeune homme.

Eh quoi! elle pourrait faire tout aussi bien que Michèle Morgan, lui, n'aurait guère de peine à remplacer Charles Boyer. Pour cela, il les faudrait aider seulement un tant soit peu. Les convoquer pour un essai. Leur faire tourner un bout de rôle.

— Anne, soeur Anne, ne vois-tu rien venir?

Pendant ce temps, cependant, certains metteurs en scène s'arrachent les derniers cheveux. Les cadres dramatiques ont besoin sans cesse d'être renouvelés.

Le talent! Voilà qui sépare les uns et les autres. Les jeunes comédiens sont sûrs de n'en point manquer. Malheureusement pour eux, la même certitude ne règne pas toujours chez les metteurs en scène. Il est très naturel qu'un jeune homme qui veut faire du cinéma se croit tous les dons; mais il est aussi non moins naturel que le metteur en scène, décidé à lui donner sa chance, veuille se rendre compte de ses dons autrement que sur des affirmations ambitieuses ou sincères.

Combien de jeunes gens ont donné ainsi des scènes devant des metteurs en scène qui avaient vraiment la passion de la découverte, sans résultats. Bien entendu, dans l'esprit de la plupart des jeunes comédiens "à revoir plus tard", la qualité de leur jeu n'entra jamais en cause, ce fut simplement une déveine ou une antipathie spontanée qui les empêchèrent d'être favorablement remarqués. Un point c'est tout.

Les aspirantes star doivent bien se pénétrer de cette conviction: le travail sans répit est obligatoire. La base de l'expression, c'est le métier — la virtuosité. Parmi les vedettes improvisées, il y en a une sur mille qui atteint le succès durable.

Véra Korène avait 18 ans quand elle songea à faire une carrière cinématographique ...

Elle avertit un de ses amis, aujourd'hui metteur en scène réputé: "Je me donne cinq ans de travail, lui dit-elle, pour réussir. Si au bout de ce temps j'échoue, je renoncerai au cinéma et je ferai autre chose".

Elle s'est mise au travail tous les jours, de 8 heures du matin à 8 heures du soir: gymnastique, assouplissement, danse, diction, chant, littérature, études de l'art, etc. Deux ans plus tard, on lui confia un rôle où elle se fit remarquer et, depuis, elle n'a pas cessé d'escalader de film en film l'échelle des triomphes. Quel plus bel exemple!

Petites jeunes filles jolies, si jolies, vous sentez-vous capables d'un pareil effort?

Pour un homme, la photogénie est d'une importance relative, du moins dans le temps présent, car la mécanique n'a pas dit son dernier mot. Le relief, la couleur, vont en modifier les signes extérieurs et tel facies aujourd'hui supporté et tel dos, tel crâne, dans le relief, révèleront peut-être d'étranges et désagréables précisions.

Mais la beauté ne réside pas seulement dans la forme d'un visage. Elle est aussi dans l'expression de l'humaine vérité . . . Celui ou celle-là seule, dont l'âme multiple s'extériorise "vrai" est beaucoup plus qu'un acteur: c'est un artiste, et qui mérite de gagner la partie.

Voici donc les néophytes condamnés à faire preuve de deux vertus indispensables:

1° La photogénie;

2° Le sens de la vérité, qui n'est fait que de sincérité ou plus simplement d'humanité.

Mais il y a d'autres nécessités tout aussi impitoyables: la "photogénie", qui ne dépend pas seulement de la matière vocale elle-même, mais également de la façon de s'en servir, d'articuler, de nuancer les sons, et qu'on peut acquérir par l'exercice et le travail, comme la grâce, l'aisance, le mouvement.

En possession de ces divers moyens, il faut encore aux candidats une résistance physique suffisante pour supporter au studio les cruelles stations debout dans la brûlante coulée des rayons lumineux, mélangés du meurtrier infra-rouge et du mortel ultra-violet.

Pour tous les débuts seront difficiles, il vous faudra renoncer à bien des plaisirs frivoles, être bien persuadé que plus encore au cinéma qu'ailleurs, en dehors des dons de la nature, il vous faudra fournir un travail et un effort personnels très ingrats avant de cueillir les fruits enivrants de la gloire.

Jouer avec son corps, avec ses jambes, avec ses bras, savoir marcher, savoir courir, savoir pleurer, sourire, rêver, crier. Pouvoir être désespérée ou ravie, rieuse ou bouleversée, indignée ou désinvolte, inquète ou sûre de soi, sensuelle ou défendue, méchante ou malicieuse, autoritaire ou soumise, reine ou servante . . . Ce n'est pas si facile que cela. . . . jeunes filles!

Toute la gamme des sentiments qu'il faut savoir exprimer à la seconde même où on le demande sur un signe, un geste, au commandement . . .

C'est d'ailleurs chose passionnante que de parvenir — quand on y parvient — à extraire un grain d'or pur au milieu de la gangue informe où il se trouve enfermé. La vérité dans l'expression, l'émotion dans le jeu et parfois cet impondérable divin, le charme, qui trouble le coeur de notre maître à tous: ce méchant et si bon public sont choses bien rares.

Non jeunes gens et jeunes filles n'entretenez pas d'inutiles et trop beaux rêves. Etre artiste n'est pas l'affaire de la chance et du destin. Il faut tellement de choses pour arriver à la gloire que l'on devrait savoir se satisfaire de sa petite vie. On ne sais pas, ou on oublie trop que le bonheur, le vrai, consiste à vivre inconnu, mais à vivre pour soi.

• • •

Alice Tissot et un acteur de cinéma parlent de Sacha Guitry avec un journaliste d'un grand quotidien, et celui-ci de dire:

—Sacha Guitry, c'est le treizième "Moi" de l'année!

• • •

Jacqueline Laurent et Corinne Lucharie ont fait leurs débuts à l'écran en faisant de la figuration dans le film de Marc Allegret, "Les Beaux Jourg".

• • •

Juliette Faber est âgée de 19 ans . . . Jacqueline Pacaud est née le 9 juin 1922. . . Simone Simon porte son vrai nom. . . Les cheveux de Charles Trenet sont blonds. . . Roger Duchesne est âgé de 28 ans . . . Le vrai nom de Fernandel est Fernand Surey . . . Ls cheveux de Gaby Morlay sont châtain foncé et ses yeux sont gris . . . Sessue Hayakawa est né à Tokio il y a 49 ans.

• • •

Le rêve du populaire Aimos est de pouvoir se retirer à la campagne avec sa femme, entourés de chiens, de lapins, de pigeons.

• • •

Voici la dernière histoire marseillaise, telle que la racontait dernièrement Marcel Pagnol.

Marius n'a plus de nouvelle d'Olive depuis bien longtemps. Il est tout chagriné. Un jour, sur la Canebière, il rencontre la femme d'Olive.

—Alors . . . et Olive qu'est-ce qu'il devient?

—Il est mort, répond l'épouse d'une voix émue.

—Ah, tant mieux! réplique Marius, j'aime mieux ça, je croyais qu'il était fâché.

La petite Simone Badler a été protégée par les fées

On dirait un conte. Un conte de fées. Un conte de fées pour grandes personnes.

Ou bien un film américain.

Car rien ne ressemble plus à un conte de fées pour grandes personnes qu'un film tourné à Hollywood.

Un conte de fées moderne auquel il ne manque rien : ni la petite fille aux yeux d'azur et aux lèvres gourmandes, ni le riche américain, ni le jazz, ni l'intervention miraculeuse du dieu Caméra.

Et qui commence comme tous les contes de fées de tous les temps : Il était une fois . . .

Il était une fois une petite fille passionnée de musique.

Dès qu'un air se faisait entendre, quelque chose en elle se mettait en mouvement. Ses jambes, ses bras, son corps tout entier s'animait sous la divine possession du rythme.

Quand la petite fille devint un peu plus grande, elle s'ingénia à ordonner cette frénésie. Elle mit au point un numéro. Elle se produisit sur diverses scènes.

Un jour, il y a de cela quelques années, elle vit qu'un grand concours de danse avait lieu. Elle décida d'y participer. Elle élimina successivement toutes les concurrentes. Elle devint championne du monde de la danse.

Et les engagements de pleuvoir.

Elle en accepta un pour la revue du Casino de Paris.

A cette époque, elle dansait tous les soirs dans une boîte de nuit à la mode.

Sa robe de velours sombre moulait un corps impeccable, collant aux reins, découvrant brusquement, dans le tournoiement de la valse, deux longues jambes nerveuses. Sur son visage ingénu, la joie panique de la danse inscrivait quelques notes perverses. Et la lumière froide des projecteurs, si elle soulignait tous ces détails, élevait autour de la jeune danseuse une paroi de verre qui l'isolait et qu'on avait envie de briser.

Le coup de foudre

Un Américain était là, assis au premier rang, immobile. A un moment donné, le regard de la danseuse accrocha le sien. Ce fut le coup de foudre. L'amour. L'Amour, avec un grand "a".

Elle déchira le contrat qui la liait au Casino de Paris.

Elle prit le bateau pour New-York.

Un pasteur les unit à leur arrivée.

Comme dans un film américain, je vous ai prévenus! . . .

Et ce mariage se termina — comme beaucoup de mariages peu de temps après, par une séparation.

Simone Badler se retrouva à Paris, sa ville natale.

— Pourquoi ne feriez-vous pas du cinéma? . . .

Des amis proposèrent de la recommander à des metteurs en scène. Elle refusa.

— Se lever tous les matins au petit jour . . . Rester enfermée toute la journée entre les murs d'un studio . . . Soyons franche : ça ne me disait rien! . . . Je ne voulais pas faire de cinéma . . . Surtout, je ne voulais pas arriver par recommandation, mais seule, toute seule! . . .

Quand la Vie parisienne organisa son grand concours de photogénie, dont la lauréate devait être engagée par Forrester-Parant, on la poussa à envoyer sa photo. De guerre lasse, elle se laissa convaincre.

Sur 3,000 envois, publiés au cours de six longs mois, les lecteurs de la revue devaient retenir 25 candidates qui seraient présentées à un jury.

Simone Badler était parmi ces 25.

Le jury, à son tour, après les avoir examinées, interrogées, devait en sélectionner 6, susceptibles d'être les interprètes d'un film parlant.

Simone Badler était parmi ces 6.

On leur fit faire un essai à Billancourt.

Soigneusement maquillées et coiffées, elles parurent, pour la première fois, devant la caméra et le micro.

On leur fit tourner la tête à droite, à gauche.

On leur posa des questions :

— Quel âge avez-vous? . . .

— Où habitez-vous?

— Pourquoi voulez-vous faire du cinéma?

Cette dernière était là, placée à la fin comme un piège. Devant elle, les concurrentes hésitaient, bafouillaient.

Simone Badler ne se troubla pas :

— C'est la conséquence d'un voeu! . . .

— Ne serait-ce pas plutût parce que vous avez envie de gagner beaucoup d'argent?

— Non! C'est uniquement pour l'amour de l'art! . . .

Elle le dit avec beaucoup de conviction.

Car, à ce moment-là, elle le pensait.

Pour la première fois, elle avait envie de faire du cinéma! . . .

Le jury délibérait.

Le choix fut rapide.

Et s'il n'en reste qu'une . . .

Simone Balder fut celle-là.

(Suite à la page 16)

LA FORCE PHYSIQUE DANS LE VIEUX QUÉBEC

JULIEN DESCHAMPS

Né à Beauharnois en 1817, Julien Deschamps était un homme fort à l'esprit combattif. Les récits touchant sa vigueur physique sont venus d'aussi loin que des champs aurifères de Californie.

Attaqué un jour par un taureau furieux, Deschamps refusa de fuir et, se plantant fermement sur le sol, fit face au taureau, saisit l'animal par les cornes et le précipita sur le sol. Une autre fois, il porta chez un voisin, à dix arpents de distance, un lourd crible qu'il fallait habituellement lever à trois ou quatre hommes. En une autre circonstance, enfin, pour montrer son agilité, il sauta et laissa l'empreinte de son talon sur un plafond à dix pieds de hauteur.

Même dans le bon vieux temps – comme aujourd'hui – le gin de Kuyper était le grand favori.

10 ONCES $1.05 26 ONCES $2.40 40 ONCES $3.45

Distillé et embouteillé au Canada sous la surveillance directe de John de Kuyper & Son, Distillateurs, Rotterdam, Hollande. 1F-41

GIN de KUYPER

MAISON FONDÉE EN 1695

Deux lignes d'annonce ont décidé de sa carrière

En 1895, Pierre Blanchar n'était encore qu'un bébé vagissant dans son berceau, mais déjà son avenir semblait définitivement réglé.

— Il sera capitaine au long cours, avaient décrété les heureux parents du nouveau-né. La famille Blanchar vivait à Philippeville; Pierre grandit dans cette asmosphère maritime qui ancre si profondément dans les âmes enfantines le goût des vastes horizons et l'appel du large. Tout enfant, il se familiarisa avec l'idée que lui aussi, un jour, monterait sur un de ces cargos qui appareillaient vers des rives lointaines, et il connut le désir de partir, alors que le navire rapetisse à l'horizon puis disparaît, comme happé par un autre monde.

Philippeville n'était pas à cette époque le port moderne de nos jours, mais une petite ville sauvage et pittoresque, sans grandes ressources intellectuelles. Cela décida les Blanchar à se séparer de leur fils et à le mettre en pension au lycée de Dijon.

Cet exil pesa lourdement au jeune garçon. Dijon lui parut une ville maussade et triste; où étaient son beau ciel d'Algérie, ses flâneries dans le port, ses jeux sur les quais? Vinrent les vacances de Pâques. Ses parents, qui trouvaient que le voyage de Dijon à Philippeville était bien long, mais qui ne voulaient pas le condamner à passer ses deux semaines de congé au lycée, décidèrent de l'envoyer à Paris.

Ils s'enquirent d'une famille respectable où leur fils serait à l'abri des dangers de la capitale et, croyant avoir trouvé l'idéal, donnèrent au lycée leurs instructions. Pierre était aux anges; il le fut bien davantage quand il s'aperçut que la famille en question était en réalité une pension de famille où personne ne se souciait de ses allées et venues.

Il profita largement de la liberté inattendue qui lui était accordée à l'insu de ses parents et passa le plus clair de son temps au théâtre.

Pierre Blanchar

Le Théâtre-Français lui parut être un débouché tout désigné à sa jeune activité. Splendide de naïveté et d'inconscience, il se présenta un jour chez le concierge et demanda à parler à M. Jules Claretie, qui était alors l'administrateur de la Maison de Molière.

Cette visite fut sans lendemain, puisque quelques jours plus tard Pierre Blanchar rentrait au lycée de Dijon.

Il y resta deux ans. Puis il revint à Philippeville où il suivit les cours de l'Ecole d'Hydrographie. Il passa normalement les épreuves écrites de l'examen qu'il préparait, puis il partit pour Saint-Malo où devaient avoir lieu les épreuves orales.

Deux ans passèrent encore, puis ce fut le dépôt de Marseille, en attendant la démobilisation. Cette période d'inaction fut pour Blanchar terriblement déprimante.

Après quatre ans d'interruption, il ne pouvait songer à passer ses examens et à reprendre ses études. Ses parents lui offraient des situations dans le commerce, mais cela ne le tentait guère. Il ne se sentait de goût pour rien. Un soir qu'il avait quitté la caserne pour se promener un peu en ville, il acheta quelques journaux, entre autres le "Figaro", qu'il ne lisait pas habituellement.

Quel hasard aiguilla sa curiosité sur le courrier des spectacles? Blanchar se le demande encore lui-même, car à cette époque l'activité théâtrale le laissait complètement indifférent. Aussitôt, deux lignes lui sautèrent aux yeux, deux petites lignes imprimées qui allaient fixer sa destinée :

. . . des auditions, en vue d'engagements, auront lieu à l'Odéon le 16 juin . . .

— J'eus l'impression—confuse, certes, mais impérieuse — avoua plus tard l'excellent acteur, que ces deux lignes avaient été écrites pour moi et que je ne pouvais me dérober à l'ordre qu'elles me donnaient. J'entrai dans un café, j'écrivis à l'Odéon pour me faire inscrire, puis je jetai ma lettre dans une boîte postale.

Pierre Blanchar fut un des trois élus parmi les quatre cents concurrents ayant auditionné. M. Paul Gavault lui offrait un engagement de trois cents francs par mois qu'il s'empressa d'accepter, sans s'émouvoir de l'indignation familiale. Sur les conseils de son directeur, Blanchar se présenta au Conservatoire; il fut reçu et suivit les cours pendant deux ans, sans cesser de paraître très régulièrement sur la scène de l'Odéon.

Mais au début de sa deuxième année d'études au Conservatoire, comme il n'avait obtenu que deux seconds prix en même temps que Charles Boyer et Ledoux, il donna sa démission. C'était un coup de tête, mais il n'eut pas à le regretter, car il fut immédiatement engagé, ainsi que son camarade Boyer, par Firmin Gémier qui dirigeait alors le théâtre Antoine et qui leur confia les deux principaux rôles de "La Dolorès", comédie espagnole des auteurs d'"Aux Jardins de Murcie", un ancien succès de l'Odéon. Cette "Dolorès", Blanchar et Boyer la jouèrent avec Mary Marquet et aussi Gabriel Gabrio, que Blanchar retrouvera plus tard au cinéma. Dès lors, il ne cessa guère de jouer. Au théâtre des Champs-Elysées, il fut Pelléas; à l'Ambigu, il créa "la Flamme", de Charles Méré; à l'Odéon, de nouveau, ce fut "la Dent Rouge", de Lenormand; à la Renaissance, "le Geste", de Duvernois, avec Gaby Morlay; à la Michodière, "l'Infidèle Eperdu", de J. Natanson; puis "l'Idiot", de Dostoïevsky, avec Ida Rubinstein; "la Vierge au grand coeur", de Porché, avec Simone; au théâtre Fémina, "La Prisonnière", de Bourdet, avec Sylvie; au théâtre des Arts, "Jazz", la première pièce de Marcel Pagnol; enfin ce fut l'entrée au Gymnase, où il devait rester de longs mois, pour la reprise du "Secret" et la création de "Mélo" d'Henry Bernstein.

Son activité théâtrale ne lui laissait guère de loisirs.

Pourtant, dès 1920, Pierre Blanchar avait débuté au cinéma.

En 1924, Henry Roussell l'engagea pour tenir le rôle du jeune israélite de "Terre Promise", aux côtés de Raquel Meller. Ce fut son premier succès à l'écran. Puis vint "le Joueur d'Echecs", sous la direction de Raymond Bernard, avec Dullin, Edith Jehanne et le regretté Hatcheff.

En 1926, ce fut "la Valse de l'Adieu", où il incarna si puissamment Chopin, sous la direction d'Henry Roussell, avec Marie Bell pour partenaire. L'année suivante, ce fut "la Marche Nuptiale" d'après Henry Bataille, avec Paul Guidé et sa propre belle-soeur Louise Lagrange.

Suite à la page 20

Viviane devient Turque.

Prochainement, nous allons avoir le plaisir de revoir la grande artiste française Viviane Romance dans un rôle parfaitement à sa taille, "L'ESCLAVE BLANCHE" qui est l'histoire de la rénovation turque et dont l'action se déroule de 1908 à 1922.

Le film a été réalisé en Turquie avec la collaboration des autorités qui ont donné l'avantage de tourner sur place certaines scènes très importantes avec l'appui de l'armée qui a figuré dans le film.

"L'ESCLAVE BLANCHE" relate l'odyssée d'une jeune Française ayant épousé un musulman de l'ancienne Turquie, qui assiste à tous les événements et les métamorphoses de son nouveau pays.

• • •

"Marseille mes Amours", avec Réda-Caire.

Il tardait au public de revoir son chanteur favori Réda-Caire qui depuis "VOUS SEULE QUE J'AIME" n'avait pas paru sur nos écrans. Nous allons avoir, dans quelques semaines, le plaisir de voir son tout dernier film qu'il a terminé à Paris avant l'effroyable catastrophe de juin dernier. Il s'agit de "MARSEILLE MES AMOURS", une charmante opérette bourrée de chansons nouvelles et entraînantes.

A ses côtés, nous allons voir la brillante chanteuse Mireille Ponsard à la voix si jolie et si agréable, l'amusant Gorlett, Léon Bélières, Suzanne Dehelly et Janine Roger.

"MARSEILLE MES AMOURS" est avant tout un film gai, où l'optimiste est la prédominance, un film musical comme en aime le public.

L'art de s'arranger de façon céleste.

René Lefevre n'est pas seulement acteur de cinéma, animateur radiophonique, et, à ses heures de loisir jockey des plus émérites; il est aussi l'auteur d'un livre, "LES MUSICIENS DU CIEL", qui reçut en son temps, un acceuil des plus flatteurs.

Aujourd'hui, grâce à Marcel Carné, ce si beau roman est devenu un film, un film qui fera sensation lors de sa présentation sur nos écrans. C'est la grande artiste, si aimée du public, Michèle Morgan qui incarne avec une parfaite sensibilité le rôle de la jeune lieutenante de l'Armée du Salut, dont la bonté et l'abnégation auront raison du coeur dur et sec de René Lefevre, dans le film. Nous verrons aussi Michel Simon, qui comme à son habitude sait donner à son interprétation tout le relief voulu. "LES MUSICIENS DU CIEL" est un grand film, sur un grand sujet.

• • •

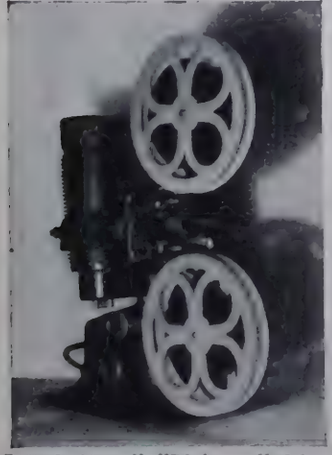
Un Danube qui n'est plus bleu.

Incapable de se rendre en Autriche par suite de la guerre avec l'Allemagne, le célèbre Alfred Rode s'est contenté des bords du Loing pour réaliser les extérieurs de son nouveau film, "LE DANUBE BLEU". Comme on le sait, c'est la deuxième version que l'on fait de ce film, la première, dont les extérieurs, ceux-là avaient été tournés sur les bords du Danube, ayant été détruite par un incendie, il a donc fallu tourner à nouveau toutes les scènes de ce film.

Toute la romance du Danube a pu être reconstituée pour ce film, car le Loing, durant les prises de vues, était sous le ciel d'été, d'un azur aussi pur que le légendaire Danube Bleu, lequel d'ailleurs, roule des eaux jaunâtres.

UN BEAU CHOIX D'APPAREILS

le Projecteur silencieux Bell & Howell "Master" pour Films 16 mm. $50.00 comptant & 12 versements de $14.25.



le Bell & Howell "Diplomat" 16 mm.s. $75.00 comptant & 12 versements de $21.00.

le Projecteur S.V.E. Tri-purpose pour Films 35 mm. Fixes et slides 2" x 2". Complet en valise: $25.00 comptant & 12 versements de $6.75.

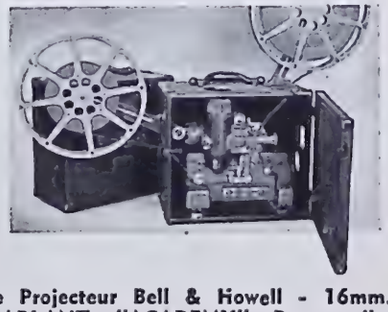
DEMANDEZ NOS CATALOGUES

Nous sommes également distributeurs pour les meilleures marques de micros - tables - phonos - lampes - écrans - bobines - films Agfa - colleuses - et Cameras 8 & 16 mm.

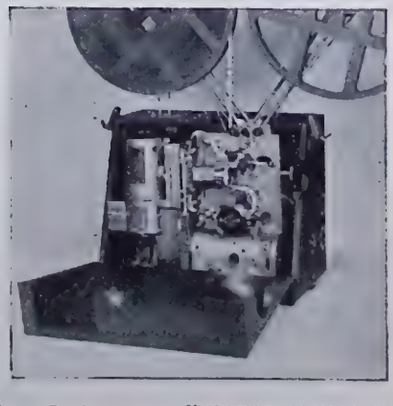
ECRIVEZ dès aujourd'hui et COMMANDEZ un appareil . . .

RADIO-CINEMA

5011 AVE-VERDUN
MONTREAL — QUÉ.



le Projecteur Bell & Howell - 16mm. PARLANT "ACADEMY" Pour salles et pour la maison. Fourni complet avec haut-parleur & accessoires $100.00 comptant & 12 versements de $33.50.



le Projecteur "VICTOR-ANIMATOPHONE" 1000 watts — 16 mm parlant & silencieux. Complet avec haut parleur & accessoires $110.00 comptant & 12 versements de $30.00.

Véra Korène
Jules Berry

Un couple harmonieux, d'une élégance suprême, bien indiqué chaque fois qu'il faut illustrer à l'écran des êtres audacieux, avides d'aventures sans lendemain. Berry est le type même de l'homme du monde raffiné, un tant soit peu pervers qui va dans la vie à la recherche d'une proie nouvelle. Véra est la femme fatale et fataliste qui laisse au Destin le soin de diriger sa vie. Dans "Café de Paris" ces deux grands artistes mettent en relief leur personnalité accusée pour créer des personnages nostalgiques, épris et dont le sort ne saurait nous laisser indifférent.

(*Suite de la page* 12)

Après une rapide silhouette dans le Billet de Mille, elle vient de tourner son premier rôle important dans la Vie est si belle.

Demandez-lui ses impressions.

Elle vous dira, comme tout le monde, qu'elle a poussé des cris quand elle s'est vue à l'écran.

— C'est moi ça? . . .

Qu'ele n'a pas voulu croire qu'elle parlait elle-même.

— Ce n'est pas ma voix! On me l'a changée! . . .

Et qu'elle a décrété :

— Je ne ferai plus de films! . . .

Mais ne la croyez pas.

Elle en fera d'autres.

Elle en fera même beaucoup.

Et elle attend même celui qui lui permettra d'exprimer sa vraie nature.

— Parce que, vous savez, je ne passe pas mon temps à flanquer des gifles aux messieurs et à casser la vaisselle, comme dans la Vie est si belle! . . . Oh! évidemment, il y a des moments où je suis douce, et gentille! On ne peut pas s'en faire une idée! . . . Et ce que j'aimerais, c'est un rôle de petite fille sentimentale comme ceux qu'interprète Annabella, tenez! . . .

Je lui demande quels sont ses acteurs préférés.

— Harry Baur. Il est si humain! . . . Gaby Morlay. Elle est si féminine! . . . Et Charles Boyer, bien entendu, comme tout le monde. Mais surtout pour le regard si profondément douloureux qu'il a eu dans le Bonheur . . . Et tous les acteurs américains! . . .

Je regarde la petite fille aux yeux d'azur et aux lèvres gourmandes dont le dieu Caméra s'apprête à faire une vedette. Elle sourit à la vie qui a su prendre la forme de ses désirs.

— Ce que j'aime? . . . La danse, avant tout. Et la musique. Celle que je comprends (et elle parle aussi bien du jazz que de Debussy). La peinture. Et toutes les bonnes choses qui se mangent. Car je suis terriblement gourmande! Mais j'ai une chance: je n'engraisse jamais! . . . J'ai horreur des sports — mais j'en fais quand cela est nécessaire — parce que je suis paresseuse et que j'adore ce qui est féminin! . . . Ma vie? . . . Je la vois très simple: une maison confortable, un homme, des enfants . . . Ne croyez-vous pas que ce soit un idéal? . . .

Mais si, petite Simone! . . .

Et pourquoi ne le réaliseriez-vous pas pleinement, vous que les fées modernes ont orptégée? . . .

Les collégiens, l'amour et la musique.

Un grand avion d'acier plana quelques instants au-dessus du champ, puis vint se poser sagement sur le terrain du Bourget. Dès que les voyageurs furent descendus, les collégiens de Ray Ventura y prirent place.

C'est une scène de "Tourbillon de Paris". Ce film est un peu l'histoire de Ray Ventura et de ses collégiens. Des étudiants venus à Paris pour passer des examens ont besoin d'argent, comme ils faisaient de la musique pour s'amuser, ils se présentèrent comme étant un véritable orchestre et réussissent. La scène à laquelle nous assistons est celle au cours de laquelle les collégiens se font passer pour un orchestre anglais, lequel se trouve précisément dans les airs dans un avion qu'on empêche de descendre.

Claire Jordan, une jeune artiste qui fait ses débuts dans "Tourbillon de Paris", débuts intéressants puisqu'elle en est la vedette, fait part de ses impressions du film. "Je suis, une chanteuse d'opéra, un peu prétentieuse dont se vengent Ray Ventura et ses Collégiens en faisant un terrible chahut le soir où je donne une représentation dans leur ville".

Dans "Tourbillon de Paris", Paul Misraki ne se contente pas seulement de faire la musique de ce film, il a également voulu jouer un rôle parmi les collégiens.

* * *

Jean Murat est un poète et un philosophe.

Jean Murat passe lentement d'une période d'effacement à une période de brillant, de gloire, d'autorité. Jean Murat prévoit toujours un succès plus grand, un rôle mieux joué, un scénario plus intéressant. Il passe ainsi chaque fois par une période de déception, puis, revenu aux réalités de ce monde, accepte son sort avec philosophie. Ses projets sont vastes; il met toujours en valeur les travaux qu'on lui confie; ses amis, vus à travers son optimiste, sont meilleurs. C'est un poète, et, paradoxe, un poète sceptique qui se prend rarement au sérieux et qui croit difficilement aux vérités qu'il émet.

* * *

Viviane Romance apprend la valse à Louise Carletti.

Pendant toute une journée, Viviane Romance, la jolie parisienne qui vit dans le harem d'un palais turc, pour le film "L'ESCLAVE BLANCHE" que nous verrons d'ici peu, apprit à danser la valse à la petite jeune fille turque, personnifiée par la gentille Louise Carletti.

Cette scène charmante est une des nombreuses du même ordre, où la gaîté et le pittoresque et le contraste de deux civilisations forment un ensemble dont l'intérêt ne faiblit pas.

Banque Canadienne Nationale

Situation au 30 novembre 1940

PASSIF

Envers le public:

Billets en circulation	$ 4,181,135.00
Dépôts	141,835,723.24
Divers	629,236.29
	$146,646,094.53

Envers les actionnaires:

Capital, réserve, dividendes et profits non répartis	12,395,220.22
	$159,041,314.75

ACTIF

Disponibilités de caisse	$ 26,131,253.09
Obligations et actions (comptées au-dessous du cours du marché)	60,996,809.73
Prêts à demande (sur titres dont les cours présentent une ample marge)	3,960,933.74
Prêts et escomptes et avances aux Provinces et aux Municipalités (après provision pour créances douteuses)	59,761,469.19
Immeubles, créances hypothécaires et divers (comptés au-dessous du coût ou de la valeur)	8,190,849.00
	$159,041,314.75

COMPTE PROFITS ET PERTES

Solde créditeur au 30 novembre 1939			$ 248,449.12
Profits de l'exercice finissant le 30 novembre 1940		$1,106,151.67	
A déduire :			
Provision pour impôts fédéraux et provinciaux	$233,562.85		
Fonds de pension du personnel	60,000.00	293,562.85	812,588.82
		Total	$1,061,037.94
Réparti comme suit:			
Dividendes			$ 560,000.00
Amortissement des Immeubles sociaux			125,000.00
Province de Québec (14 Georges V, ch. 3.)			125,000.00
Solde créditeur au 30 novembre 1940			251,037.94
			$ 1,061,037.94

Ses amis le croyaient un peu fou... *Pourtant!!*

Alors que tant d'artistes de théâtre imitent les innombrables inconnus qui rêvent de "faire du cinéma", il y avait à Paris un garçon que cette ambition n'avait jamais visité. C'était Jean-Louis Barrault.

Un drôle de garçon, en vérité. Un peu fou, disent les uns. Un "pur", disent les autres. Mais tous sont unanimes: du talent, beaucoup de talent . . .

Il porte sur un corps solide, une tête d'illuminé. Pourtant, c'est un mélange de ce qu'il y a de plus français en France: le Bourguignon et le Parisien.

Il est né à Vésinet, le 8 septembre 1910. L'année des inondations, dit-il, c'est facile à retenir. Son père était originaire de Journus, le pays des bons vins et des grasses volailles. Il était aussi pharmacien et c'est au hasard d'une installation en banlieue que Jean-Louis naquit. Dix-huit mois plus tard, la famille revenait à Paris, et c'est là que les deux fils Barrault — Jean-Louis et son frère — furent élevés.

Etre pharmacien, c'est une excellente profession, vers laquelle les pères poussent généralement leurs enfants. Mais comme l'auteur de ses jours était beaucoup plus lui-même poète que potard, il se garda de faire pression sur ses héritiers, et Jean-Louis put à sa guise cultiver en lui une vocation affirmée dès la sixième année. Il monterait des spectacles, il ne savait encore lesquels. A la rigueur, il serait peintre.

Tout l'attirait et le comblait dans le théâtre, le jeu des artistes, l'écriture des dialogues, le brossage des décors, l'harmonie des attitudes. Tout se tenait à ses yeux et tendait vers un même but: l'expression de la beauté.

Tout en montant des petites pièces et en s'ingéniant à traduire par les mots, les gestes, les couleurs, son idéal d'enfant, de jeune garçon, de jeune homme, Jean-Louis fit ses études, parvint à sa majorité. Il fallait prendre une décision, agir. Il écrivit à Charles Dullin une lettre désespérée, pour se libérer, dit-il aujourd'hui, de son envie de faire du théâtre. Il escomptait de décourageants conseils. Il obtint le contraire et devint la vedette que l'on sait.

Camille Bert déteste parler de soi-même

Camille Bert est né le 27 décembre . . . d'une année qui se place entre 1883 et 1890.

C'est un homme d'une modestie assez gênante: on a beaucoup de mal à lui tirer des détails le concernant en propre, alors qu'il est toujours prêt à dire — avec sincérité — des choses charmantes au sujet de ses camarades, de ses metteurs en scène, de son métier. C'est généralement par une boutade qu'il s'en tire lorsqu'on le questionne sur lui-même: "Je ne suis pas un grand comédien, dit-il, mais je suis un comédien grand: taille: 6 pieds". Il est doux, d'humeur régulière, serviable, fort courtois, de rapports très agréables tant dans le travail que dans la vie, et il imprime généralement à ses personnages cette sorte de mansuétude sans affectation qui paraît sa marque propre.

C'est un artiste étonnant car comédien de grande classe, il compose avec la même maîtrise un de ces nobles personnages comme le colonel du Grand Jeu de Feyder, un de ces aventuriers sans vergogne comme le baron louche de Police Mondaine, un traître faible et sans réaction tel ce haut dignitaire Allemand dans Les Loups entre eux.

En dépit de sa verdeur, il est nanti d'une des plus importantes carrières du cinéma français. A la scène, il donna la réplique à Sarah Bernhardt. Il a connu la belle époque du Théâtre Impérial Michel à Saint-Pétersbourg et eut à ce moment comme camarade de plateau: Francen, Dermoz, Dubosc et d'autres encore dont certains ont disparu. Il créa Le Grand Voyage, Le Flambeau, Le Voleur et quelque vingt pièces diverses. Plus de 134 films muets ou parlants l'ont eu comme interprète. Avant la guerre, il a tourné avec Gance, Fescourt, Feuillade, pour ne citer que ceux-là. Puis, après l'armistice c'est Raymond Bernard, Gleize, Ophuls, Poirier, qui lui demandèrent d'interpréter leurs films.

• • •

Les grands cinémas parisiens ne présentent que des films allemands, et Zarah Leander, Marika Rokk, Liliane Harvey et Willy Fritsch remplacent maintenant Danielle Darrieux, Michèle Morgan, Jean Gabin . . . Dans quelques petits cinémas de quartier, on présente parfois quelques films d'avant 1940 : Miquette et sa mère, La Famille Duraton, etc.

Jeanne Lion et Arletty dans le film "Les Trois mères" une réjouissante comédie qui fera fureur dans le public.

LE RÉVOLTÉ

Film de LÉON MATHOT

Au chevet de Pimaï (René Dary) la gentille Marie-Luce (Katia Lova) se tenait prête à lui avouer son grand amour

PERSONNAGES

Le commandant Yoritz	Pierre RENOIR
Pimaï	René DARY
Le commandant Derive	Aimé CLARIOND
Courguin	Lucien DALSACE
Marie-Luce	Katia LOVA

LE commandant Yoritz, en revenant de l'Amirauté, n'affichait pas cet air de consentement que ponctue un sourire optimiste. Son supérieur, le commandant Derive, ne lui avait pas mâché les mots.

— Mon cher Yoritz, s'était-il écrié, vous avez sous vos ordres un équipage magnifique et votre Fureteur est un des torpilleurs de l'escadre qui lui font le plus honneur. Mais on ne tolère pas un intrus dans une troupe irréprochable, car il en est de son action pernicieuse comme de la gangrène dans un corps jadis sain. Votre matelot Pimaï est une forte tête et un imbécile, les deux cas ne sont pas incompatibles, et vous devriez sévir. Or vous montrez envers ce révolté une indulgence incompréhensible.

— Commandant, avait répliqué le lieutenant de vaisseau Yoritz, j'ai déjà maté des bonshommes plus dangereux que Pimaï. Ca n'est pas un mauvais bougre, Pimaï, mais un exalté, un de ces gamins de village qui font de la politique et qui croient connaître la vie et qui sont grisés de phrases creuses et d'idéal à bon marché.

— Je vous en prie, coupait Derive, trève à la psychologie. Observez le règlement qui vous donne l'autorisation de punir et de sanctionner aussi toutes les fautes!

Et Yoritz, bon officier, rude au service mais aimé de ses hommes parce qu'il était juste et attentif, Yoritz bougonnait contre les reproches de Derive. Toujours les mêmes, ces officiers d'état-major. Ils ne vivent pas avec les hommes et ils s'imaginent les connaître mieux que les officiers des équipages. Evidemment, Pimaï n'était pas de tout repos. Goguenard, bavard, buté, il prêchait l'indiscipline aux Bretons du bord, cabochards parfois mais si braves et si serviables. A force de discuter les ordres, de se plaindre à mi-voix, de faire remarquer la soi-disante injustice des gradés, Pimaï finissait par troubler les marins les plus ponctuels et les plus calmes. Et pourtant, il n'avait pas une mauvaise tête, ce Pimaï. Yoritz aimait son regard droit et hardi, si clair. Il aimait moins cette moue qui plissait la bouche et affirmait un perpétuel état de rébellion. Mais quoi, Pimaï ronchonnait et cependant faisait son travail, son boulot, comme il disait. Il ne manquait ni d'intelligence ni de dispositions au commandement. C'était surtout un crâneur, un orgueilleux qui ne pouvait supporter de passer inaperçu et de ne pas montrer sa supériorité.

Il était une femme . . .!

Or, ce soir-là, Pimaï était rentré de permission en retard et Courguin, l'officier en second, avisa aussitôt Yoritz qui s'emporta et fit appeler le délinquant. Pimaï se présenta au garde-à vous, sans sourciller.

— Tu m'embêtes! grogna Yoritz. Tu veux absolument être coffré, tu le seras!

Pimaï ouvrit sa vareuse, défit son maillot, montra sa poitrine.

Yoritz haussa les épaules.

— Oui, tu t'es fait tatouer sur la peau: "Ni Dieu, ni maître". Nous le savons. Mais nous ne sommes pas dans le désert, ici, ni dans le civil. Nous sommes à bord du Fureteur que j'ai l'honneur de commander. Matelot Pimaï, vous n'êtes pas digne d'être puni.

Interloqué, Pimaï écarta les sourcils.

— Non, je ne vous punirai pas. Vous êtes trop au-dessus des autres, Pimaï, vous raillez l'ordre, la discipline, vous faites l'esprit fort avec des marins qui n'ont jamais lu vos journaux ou vos brochures politiques et vous leur chipez au besoin leur petite amie.

Commandant! s'écria Pimaï, cela ne vos regarde pas . . .

Si, cela me regarde, fit Yoritz. Je connais une jeune fille irréprochable qui s'appelle Marie-Luce et je ne voudrais pas que vos boniments puissent lui faire un mal irréparable. Rompez!

Pimaï, écarlate, tourna les talons. Le mépris de Yoritz le touchait plus que les punitions qu'il ne lui infligeait pas. Mais le commandant allait un peu fort en ce qui concernait Marie-Luce, car Pimaï l'aimait, Marie-Luce, de tout son coeur. Tout d'abord, bien sûr, il lui avait dit des bêtises, de ces phrases toutes faites qui vont droit au but comme une torpille bien lancée. Seulement, Marie-Luce n'était pas une de ces pimbèches qui cherchent le plaisir. Elle avait de beaux yeux limpides, un petit coeur tendre et frais qu'on ne pouvait conquérir avec des propos de galant. Pimaï l'aimait, cette petite fille sage et travailleuse qui se moquait de ses révoltes verbeuses et lui prêchait, tout comme Yoritz, ces fadaises: l'ordre, l'honneur, la discipline.

Le Fureteur manoeuvrait au large lorsque le bon gros Brézennec fit partir une torpille qui alla buter en plein contre un bateau de pêche. Quel drame! Yoritz devina vite quel était le vrai coupable: Pimaï, qui avait fait boire Brézennec, le plus sûr, le plus dévoué des marins lorsqu'il était à jeun. La barque chavirée, son occupant grièvement blessé, voilà le résultat des menées de Pimaï. En vain Yoritz voulut-il faire avouer Brézennec. Le marin se taisait, incapable de dénoncer Pimaï.

Seulement l'équipage réagissait sourdement, tandis que l'enquête, sévèrement menée par le commandant Derive, suivait son cours et Pimaï commençait à réaliser qu'il avait tout simplement commis, sinon un crime, du moins un acte presque criminel. Et puis, le regard de Yoritz toujours braqué sur lui, lourd de reproches, le gênait. Il n'osait le soutenir. Et c'est pourquoi Pimaï s'enfuit, un soir, alors qu'il était consigné.

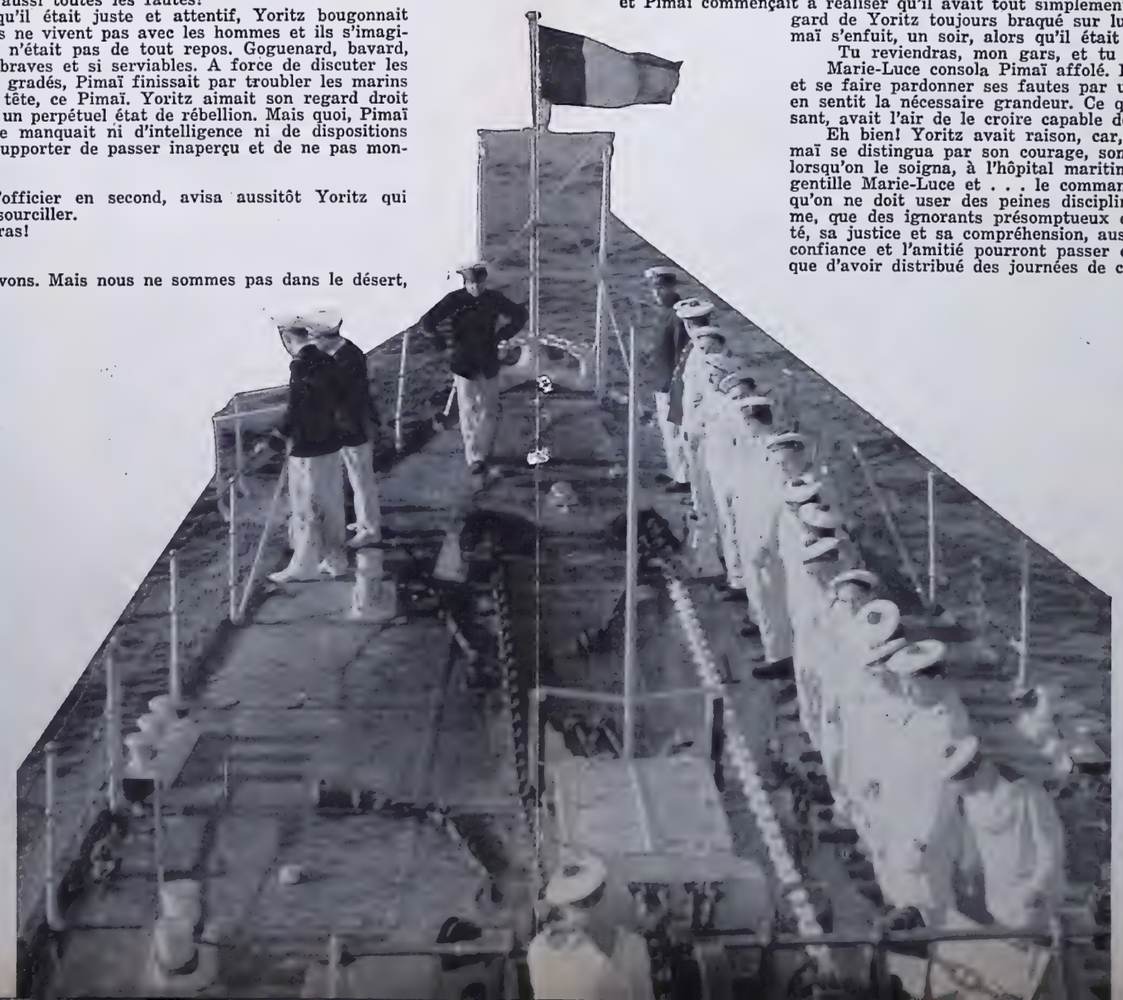
Tu reviendras, mon gars, et tu t'assagiras! pensa Yoritz qui le vit s'enfuir mais ne fit rien pour le retenir.

Marie-Luce consola Pimaï affolé. Elle lui fit comprendre qu'il n'avait qu'une seule chose à faire: revenir à bord et se faire pardonner ses fautes par un service irréprochable. Le service, toujours le service! Pimaï, obscurément, en sentit la nécessaire grandeur. Ce qui l'épatait, par exemple, c'est que le commandant Yoritz, tout en le méprisant, avait l'air de le croire capable de faire mieux.

Eh bien! Yoritz avait raison, car, lors de l'arrimage d'un cargo suspect, il y eut une bagarre terrible et Pimaï se distingua par son courage, son à-propos, sa résistance. Il émerveilla même ses camarades du Fureteur et lorsqu'on le soigna, à l'hôpital maritime, car il avait été grièvement blessé, il eut la joie de voir à son chevet la gentille Marie-Luce et . . . le commandant Yoritz. Pimaï était bien sauvé. Et Yoritz avait raison lorsqu'il pensait qu'on ne doit user des peines disciplinaires qu'avec la plus grande réserve, car bien des révoltés ne sont, en somme, que des ignorants présomptueux et le devoir de l'officier est de se faire aimer de ses hommes par sa fermeté, sa justice et sa compréhension, aussi. Quand on a trouvé dans l'orgueil d'un révolté la petite fissure par où la confiance et l'amitié pourront passer et baigner de leur chaude tendresse le coeur du récalcitrant, on a mieux fait que d'avoir distribué des journées de cachot ou de fers.

Pimaï en prenait à sa guise avec la discipline au grand étonnement de son confrère (Temerson)

Pimaï faisait la cour, sincèrement, à la délicieuse Marie-Luce et supplantait ses camarades.



Yoritz (Pierre Renoir) bon officier, rude au service était secondé par des sous-officiers habiles: Lucien Dalsace et Aimé Clariond

Marguerite Moréno le prend de haut devant sa bonne Pauline Carton. C'est une scène du film "Ma Tante Dictateur", un rôle en or pour Mme Moréno qui en fait un nouveau succès de rire.

Un jour Pierre Brasseur ne fut pas très sage...!

Quand on demande à Pierre Brasseur, le jeune premier à la mode, des renseignements sur sa carrière, il ne manque pas de dire qu'elle a commencé au Palais-Royal, mais il n'ajoute pas que c'était lorsque sa mère jouait sur la scène tandis que lui se tenait, plus ou moins tranquille, sur un fauteuil dans sa loge.

— Je n'ai jamais tenu à impressionner les foules par ma correction, mais j'étais sage en ce temps-là, ou du moins j'essayais de l'être pour faire plaisir à ma mère. Pourtant, un jour, je manquai de correction. Sur la scène, un acteur laissa tomber des dés; alors je quittai ma place et me précipitai pour les ramasser. Vous voyez mon succès!

Il faut vous dire que Pierre Brasseur a adopté comme devise "A nous la liberté". Il fit ses études dans une boîte de Montlhéry où il décrocha le prix de bonne santé et de gymnastique. Le dimanche, il organisait, pour ses camarades d'école, des spectacles sous le préau. Tous les élèves qui, durant la semaine, se tenaient vertueusement à l'écart du jeune cancre, se rapprochaient de lui avec enthousiasme ce jour-là.

Venons-en maintenant à ses véritables débuts au théâtre. Il commença jeune. Il allait sur ses seize ans et avait déjà joué de petits rôles au théâtre de Belleville. Dorival, qui était son professeur, lui trouva un engagement pour cinq cents francs par mois. Comme le jeune Brasseur n'avait qu'un costume clair, il emprunta à un camarade un costume foncé pour "faire chic" et le peu d'argent qu'il avait resquillé à sa mère, lui servit à acheter une grande cravate lavallière, une énorme boîte de poudre de riz et une immense boîte de fards. Il était un acteur et il entendait le montrer.

Dans le train, en troisième classe bien entendu, il n'y en avait que pour lui. Il parlait fort et déplaçait l'air.

— Je n'avais pas pris la peine de lire mon contrat, ou plutôt, je l'avais lu en courant; je n'avais pas remarqué l'inscription microscopique qui spécifiait que je devais remplir les fonctions de deuxième régisseur.

De sorte qu'à peine débarqué, comme Pierre Brasseur s'informait avec éclat du meilleur hôtel de la ville, il fut vertement prié de s'occuper des bagages de la troupe.

Il adorait déjà son métier, il accepta les avanies et il fit de son mieux. Car ce garçon, toujours trépidant, toujours joyeux, remplit avec conscience tous les devoirs de sa profession.

C'est ainsi qu'il a acquis la place importante qu'il occupe aujourd'hui au cinéma français.

(*Suite de la page 13*)

Enfin ce fut "le Capitaine Fracasse", d'après Théophile Gauthier, tourné en Gascogne et sur les bords de la Loire, sous la direction de Caralcanti, avec Charles Boyer, son vieux camarade de théâtre; Mendaille, Lien Deyers et Pola Illery.

Puis c'est l'avènement du film parlant. Pierre Blanchar y débute dans "la Couturière de Lunéville", d'Alfred Savoir, avec Madeleine Renaud.

Citons ensuite sa magnifique création des "Croix de Bois", avec Vanel et son ancien camarade de scène Gabrio, sous la direction de Raymond Bernard; "l'Atlantide" avec Angelo et Brigitte Helm, tourné au Sahara sous la direction de Pabst; "la Belle Marinière", d'Achard, où il retrouve Madeleine Renaud, aux côtés de Gabin et Rosine Deréan, et enfin "Mélo" où Blanchar a repris à l'écran le rôle qu'il avait créé à la scène avec Gaby Morlay et Charles Boyer.

Depuis les créations de Blanchar ont été nombreuses et variées; nous l'avons vu dans "Iris perdue et retrouvée"; "Cette vieille canaille", avec Harry Baur et Alice Field; "Au bout du monde"; "l'Or", avec Brigitte Helm; "le Diable en bouteille", "Turandot, princesse de Chine"; "Amants et voleurs", avec Florelle et Michel Simon.

Sa magnifique interprétation du rôle de l'étudiant Raskolnikov, dans "Crime et Châtiment", lui a valu en 1936 l'attribution de la coupe Volpi, à l'occasion de l'exposition internationale du cinéma à Venise.

Depuis lors, Pierre Blanchar a tourné presque sans arrêt. On l'a vu dans "le Batelier de la Volga" avec Véra Korène; dans "le Coupable", avec Madeleine Ozeray et Gilbert Gil; dans "l'Homme de nulle part" (rôle de Mathias Pascal), avec Ginette Leclerc et Isa Miranda; "Une femme sans importance", avec Line Noro, Lisette Lanvin et Gilbert Gil; "Mlle Docteur", avec Dita Parlo, Pierre Fresnay et Louis Jouvet; "la Dame de Pique", avec Madeleine Ozeray et André Luguet; "Un Carnet de Bal", où il incarne Thierry, le médecin louche, "l'Affaire Lesurques", inspirée de la fameuse affaire du Courrier de Lyon, avec Dita Parlo et Dorville et bien d'autres.

ROBERT ARNOUX est un peu las de toujours interpréter des timides

Comme modèle de simplicité, vous ne trouverez pas mieux que Robert Arnoux. C'est le type même du brave garçon aimant sa famille et son travail, Français dans l'âme avec, sur toutes choses, des vues justes et pondérées, souvent originales, sans beaucoup s'en douter soi-même. En une demi-heure de conversation, il parvient à vous énoncer le plus tranquillement du monde des choses remarquables par leur pénétration. Ne croyez pas qu'il en tire vanité . . . Il trouve cela tout naturel, normal, presque inévitable.

Il a trente-cinq ans, dont dix-huit de théâtre. C'est qu'il est entré à dix-sept ans au Conservatoire où il étudia dans la classe de Leitner et, naturellement, comme tous les élèves de la rue de Madrid, il figura sur la scène du Théâtre-Français.

Quels souvenirs a-t-il gardé de cette lointaine époque?

— Qu'il est toujours bon de se familiariser avec le costume; c'est une chose qui m'a été fort utile par la suite, tant au théâtre qu'au cinéma.

Après le Conservatoire, il passe à l'Odéon où il reste cinq ans. Il prend patience, il espère que son tour viendra d'être célèbre. Comme les autres, naturellement, il a espéré un "départ en flèche", mais rapidement, avec cette tranquille sagesse qui paraît être l'un des traits dominants de son caractère, il a compris que ces carrières exceptionnelles étaient trop rares pour qu'on pût y compter. Il creusa donc son sillon, avec patience, "s'élevant par force au lieu de grimper par ruse . . . "

Un beau jour, il quitte l'Odéon pour entreprendre des tournées en province. Les tournées! Quelle école pour un vrai comédien! Tous les soirs un nouveau public et un répertoire extrêmement varié, qu'il faut posséder sans défaillance. Il se fit un nom dans toutes les villes de France, les lettres commencèrent à venir . . . Un jour, vers 1920 il pensa faire du cinéma muet . . . On l'engagea, mais ces débuts furent une désillusion d'ordre . . . pécuniaire telle qu'il n'éprouva nulle envie de tenter une nouvelle expérience.

Du reste, on se rappelle combien la prévention était grande dans le cinéma muet contre les acteurs de carrière. En dépit d'exemples tels que le grand Féraudy, Henry Roussell, Gaby Morlay qui déjà triomphaient au cinéma, on repoussait les acteurs de métier.

Le film parlant fit son apparition et, avec lui, les vrais artistes bénéficièrent d'une revanche qui s'était fait longuement attendre.

— Il est vrai que l'écran est bien différent de la scène et je jouerais volontiers au théâtre des rôles que je craindrais d'interpréter au cinéma. Devant la caméra, on en fait toujours trop . . . Il ne faut pas jouer, il faut se retenir . . . Le cinéma est, du reste, une merveilleuse école et j'ai la conviction qu'en une année de cinéma, on en apprend davantage qu'en quinze ans de théâtre. Il existe un "métier" de l'artiste de cinéma, mais qui s'acquiert très rapidement — à condition d'être doué. Le métier de théâtre est beaucoup plus long à s'assimiler. Au théâtre, la virtuosité est une qualité primordiale, au cinéma, la sincérité prime tout. Un acteur, médiocre à la scène, sera détestable au cinéma.

Robert Arnoux ne fait plus du tout de théâtre depuis trois ans; il se consacre uniquement au film.

— J'ai débuté à l'écran dans Rive Gauche et je suis resté assez longtemps pensionnaire chez Paramount. Ensuite, j'ai tourné en Allemagne, engagé par Eric Pommer dans Le Congrès s'amuse. Puis, j'ai réalisé une création tout à fait différente dans Tumultes, aux côtés de Florelle et de Charles Boyer. J'y jouais un rôle absolument dépourvu de comique, celui d'un jeune voyou, protégé, puis rival de Charles Boyer avec lequel, finalement, je me battais d'une manière mémorable . . . Seuls, les Allemands m'utilisèrent dans un rôle dramatique; en France, la routine m'a cantonné dans les personnages de timides dont je commence à être un peu las. . .

"Cependant, j'ai aimé le rôle du typographe de Jeunesse en raison même de la note de sensibilité que j'ai pu y introduire. Il n'en reste pas moins que je suis adversaire de la spécialisation. Un artiste doit pouvoir tout faire et ne pas rester prisonnier d'un seul genre, à moins d'y être contraint par son physique, ce qui n'est pas mon cas. Ainsi, lorsque je vieillirai, au lieu de m'obstiner à jouer les jeunes, c'est avec plaisir que je changerai d'emploi . . .

Le cinéma parlant, qu'on le veuille ou non, a beaucoup pris au théâtre et c'est au théâtre qu'on apprend, malgré tout, à parler.

"J'ai tourné dans quatorze grands films, six ou sept courts métrages, je ne me plains pas, les engagements ne me font pas défaut. Vingt films en trois ans, dont plusieurs très importants, j'aurais mauvaise grâce à me montrer chagrin . . . Le cinéma, je l'ai constaté, fait plus pour la popularité d'un artiste en un an que la scène en dix ans.

Jules Berry est à en faire voir de belles au naïf Noël-Noël dans cette scène du film "La Famille Duraton." Mais gageons que Noël-Noël aura bien le dernier mot.

COMMENT L'ON TOURNE UN FILM

Un film est le résultat d'une addition d'acitvités.

Avant d'être projeté sur les écrans, il s'est joué pour lui-même une comédie que personne n'a songé à enregistrer. Dans cette comédie, les vedettes du film passaient souvent au second plan. Les ténors étaient des gens obscurs dont certains même auraient à peine leur nom dans le générique.

Cette comédie a connu, parfois, des instants éminemment dramatiques. On craignait par moment jusqu'à la mort du film. Chacun menaçait de s'en retourner chez soi. Mais en fin de compte, tout le monde restait et le film parvint à l'écran.

Et tous ceux qui avaient concouru à cela, oubliant le passé et les querelles amères et les colères sonores, se sont serré joyeusement la main, fiers — parfois à juste titre — de ce qu'ils s'étaient donné la peine de faire.

Ces personnages qui s'agitent derrière l'écran, invisibles mais présents, sont toujours les mêmes, comme dans la comédie italienne.

Nous avons tenté d'en silhouetter quelques-uns. Les voici.

LE DIRECTEUR DE PRODUCTION — La raison de vivre du directeur de production est de dire: Non. Il dit: Non, à toutes les dépenses qui se présentent. Il dit non, par principe, d'abord, et il examine ensuite. Il doit être avare avec munificence, savoir rogner sur tout en paraissant tout accorder.

Rôle difficile entre tous: il cherche en vain l'équilibre entre les lamentations du producteur et les emportements du metteur en scène.

— Monsieur, il faut un grand vase pour cet après-midi, sur le plateau.

— Non. D'ailleurs, pourquoi faire?

— Madame X. le casse sur la tête de Monsieur Z...

— Encore moins, alors. Je ne vois pas l'intérêt d'acheter un vase pour le casser.

— Mais il paraît que ce vase déclenche toute l'histoire du scénario. Ce vase brisé fait partie d'une collection familiale qui...

— Oui, oui, je sais. Je connais le scénario. Mais ne pourrait-on pas remplacer ce vase par un objet incassable?

— C'est que le metteur en scène tient à cet effet.

— Oui, oui, bien sûr. Ne pourrait-on pas le louer seulement?

— On sera toujours obligé de le payer puisqu'on doit le casser.

— Bien sûr! Eh bien, allez le chercher, allez... Surtout, discutez les prix. Le meilleur marché, puisque c'est pour casser.

Deux heures plus tard, le vase trône au milieu du décor. Le directeur de production s'approche du metteur en scène:

— Hein, regardez-moi cette pièce, j'espère que vous êtes content, nous ne regardons pas à la dépense. Il faut ce qu'il faut.

Dans son coeur, il porte inscrit, en lettre d'Or: "LE TEMPS, C'EST DE L'ARGENT". Le détail, chez autrui, le met à la torture. Il est sur le plateau. On tourne une scène dans un décor de chambre à coucher. Un artiste se met au lit. Et quelqu'un dans l'équipe technique, s'aperçoit qu'avant de s'endormir, la vedette n'éteint pas la lumière. Il en fait la remarque. Le metteur en scène, aussitôt:

— C'est vrai, c'est idiot. On ne garde pas la lumière en dormant. Faites-moi poser un interrupteur. Et Monsieur, en se couchant, éteindra.

Un électricien se précipite, exécute. C'est une pause de quelques minutes avant de tourner. Dans un coin, le directeur de production bougonne:

— Si nous entrons dans les détails techniques, maintenant, nous n'en finirons jamais.

• • •

LE METTEUR EN SCENE — Du temps du muet, on le représentait coiffé d'une visière comme en portent les joueurs de tennis et les employés de bureau dans les films américains, la main droite serrant un sifflet, attaché au cou par un ruban, la main gauche armée d'un porte-voix de grande taille. Aujourd'hui, son aspect a évolué.

Le sifflet et le porte-voix n'ont plus cours. Il faut trop de silence dans les studios du cinéma parlant. La visière, non plus, ne conserve plus guère de fidèles. On rencontre quelques chapeaux, quelques casquettes, mais la majorité dirige tête nue.

Le metteur en scène a ceci de très particulier qu'il met en scène un spectacle qui n'en comporte pas. Son activité, d'ailleurs, n'en est pas amoindrie. On peut dire qu'il tient le plus grand rôle dans le film. C'est lui qui donne, au film, son ton, son atmosphère, sa teinte (morale).

Au contraire du directeur de production, il cultive la science du détail. Il cesse de tourner parce qu'une chaise, dite vieille, manque de patine. Envers tous, il a le privilège de l'autorité et celui des "coups de gueule". En revanche, il a aussi celui de la responsabilité.

Depuis deux heures, il est arrêté sur une scène de larmes. La jeune interprète ne parvient pas à pleurer. La douceur, les conseils, les évocations les plus douloureuses, la colère sont restés impuissants. Les yeux secs sont restés secs. Sur le plateau, chacun avait perdu patience. Seul, le metteur en scène s'obstinait. Mais, après deux heures, il s'avoue vaincu:

— Allez, foutez-lui de la glycérine et plus vite que ça. Depuis deux heures que vous pataugez, la glycérine aurait dû être prête. Mais tout le monde s'en fout... tout le monde s'en fout...

Ca, c'est le "coup de gueule". Ca soulage.

— Allez, dépêchez-vous, qu'on tourne.

On tourne. La glycérine glisse le long du nez de la jeune première. La scène est enregistrée.

— Bon, dit le metteur en scène, ça va. Coupez les lumières.

A ce moment, la jeune première se met à fondre en larmes. En quelques secondes, on a l'impression de la regarder à travers un aquarium.

— Vite, vite, les enfants, profitons-en, refaisons une autre fois.. Pleurez un peu moins fort, Mademoiselle, s'il vous plaît. un peu moins fort.

Mais les larmes redoublent. Et les sanglots prennent du ton.

— Moins fort, Mademoiselle, voyons, moins fort.

Rien n'y fait. Alors le metteur en scène, excédé:

— Mais, nom d'un chien, allez-vous cesser, oui ou non? Quand on a votre tempérament, on se met dans les pompes funèbres, on ne vient pas au cinéma!

• • •

LE REGISSEUR—Tout ,il faut qu'il ait tout ce qu'on peut lui demander à la minute même où on le lui demande. Aussi ne le verrez-vous jamais une seconde immobile.

— Régisseur, pour demain, prévoyez donc deux manchots et un service de verres aux initiales N.M.

— Bien, Monsieur.

Gens et choses, rien n'est impossible à découvrir. Le lendemain matin, les deux manchots et le service de verres aux initiales N. M. sont à la porte du studio. Pour cela, il est allé dans des endroits de lui seul connus. Quelques taxis, le moins possible d'argent, et il est sorti vainqueur de la difficulté. Il a d'ailleurs ses jours de grande victoire.

A midi moins un quart, on lui réclame, pour onze heures et demie, un calendrier de 1854, pour l'accrocher dans une métairie de la même année.

— Pressez-vous, mon vieux, on n'attend plus que vous.

A midi moins cinq, le calendrier est accroché dans le décor. Comment l'a-t-il eu? Mystère. Ou plutôt tout le secret tient dans un petit carnet d'adresses qui ne le quitte jamais. Les costumes changent. Le carnet reste. Ah! ce joli petit carnet! ...

• • •

L'ASSISTANT METTEUR EN SCENE — Il court. Il vole. Il est partout à la fois. Il cherche toujours quelqu'un d'autre: quand il a trouvé la vedette, il a perdu le metteur en scène, quand il a le metteur en scène, la vedette a disparu. Avant de commencer à tourner, il a préparé tout le plan de travail. Le fameux plan de travail.

Chaque jour a reçu un certain nombre de "numéros" qui devront être tournés. Le dosage en a été raisonné. Toutes les observations à son sujet ont été prises en considération. Toutes les réflexions, pesées. On est bien paré et bien préparé. Et le deuxième jour de la réalisation, il y a déjà un retard de plusieurs numéros!

Le mois prévu tiendra difficilement dans quarante-cinq jours. D'où parfois une certaine tension qui s'élève jour après jour, et particulièrement entre le metteur en scène et certaines vedettes. C'est le moment précis où l'assistant devient diplomate. Il n'a jamais tant couru. Il n'a jamais tant volé. Le metteur en scène lui dit, après une colère qu'il a prise contre sa jeune interprète:

— J'attends Mademoiselle Une Telle depuis une demi-heure. Je ne suis aux ordres de personne ici. D'ailleurs, cette jeune personne me tape sur les nerfs. Elle me semble confondre talent et prétention. Allez lui dire qu'elle ait un peu à se presser si elle ne veut pas recevoir...

La phrase se perd pour l'assistant qui est déjà loin sur le chemin des loges. Il transmet à la jeune star:

— Mademoiselle, le metteur en scène vous demande de bien vouloir retourner sur le plateau. Il a été un peu vif tout à l'heure. Il s'en excuse. En ce moment, vous savez, il est un peu nerveux.

La jeune star:

— Mais je m'en fiche, moi, de sa nervosité. Moi aussi, je suis nerveuse. Voulez-vous que je vous le dise, moi, eh bien, il a plus de prétention que de talent, votre metteur

en scène. D'abord, il n'a qu'à venir s'excuser lui-même, s'il est poli...

L'assistant est déjà auprès du metteur en scène.

— Monsieur lui dit-il, Mademoiselle Unetelle est un peu fatiguée. Elle vous demande de lui accorder encore un petit quart d'heure de repos. Elle n'osait pas, vous savez. Vos propos de tout à l'heure lui ont fait beaucoup de peine. Si vous pouviez aller la voir, dans sa loge, elle serait contente, j'en suis sûr.

Le metteur en scène hausse les épaules:

— Allons-y. Si ça lui fait plaisir... Mais c'est bien pour le film...

L'assistant, déjà dans la cour du studio, choisit la figuration du lendemain.

• • •

LE SCENARISTE ET LE DIALOGUISTE—Le scénariste et le dialoguiste—quelquefois les deux en un seul homme — se reconnaissent à ce que, sur le plateau, ils passent inaperçus. C'est peut-être, d'ailleurs, l'une des raisons pourquoi ils préfèrent ne pas y venir trop souvent. Un visiteur demandait un jour qui était l'homme assis au creux de l'ombre, derrière de vieux éléments de décors inutilisés.

— C'est l'auteur, lui fut-il répondu.

Pour l'authenticité, j'en appelle à Marcel Achard. On ne sait vraiment retrouver le scénariste et le dialoguiste que pour les corrections.

— Dites donc, mon vieux, cette scène est très bien, mais il faudrait la modifier.

L'homme qui a passé des heures sur la scène, à réfléchir à toutes les éventualités possibles, se sent blémir, mais, dans un sourire crispé:

— Mais avec plaisir.

— A la fin, voyez-vous, il faudrait que nos deux héros s'embrassent.

— Mais ils se haïssent.

— Et alors?

— Alors il leur est difficile de s'embrasser.

— Ca ne fait rien, nous allons arranger cela par le dialogue. Ca tombe bien, d'ailleurs, Mademoiselle Une Telle ne pouvait pas dire le texte. Il n'y a qu'à revoir les dernières repliques.

Le dialoguiste, à son tour, se sent malade. Il essaie de s'expliquer:

— Dans ces quelques phrases, j'avais tenté de mettre en valeur la philosophie de l'action. La scène prenait toute sa valeur.

— L'important, mon cher, c'est le baiser, croyez-moi. Ce baiser, vous n'avez qu'à l'amener par deux ou trois jeux de mots bien envoyés. Vous voyez ce que je veux dire. Enfin, quoi, c'est votre métier, ce n'est pas le mien. Et puis, vous savez tellement de talent. Dites donc, mon cher, il me faudrait tout cela dans une heure. Vous savez que j'aime beaucoup travailler sur votre texte. Il est éblouissant. Tâchez tout de même d'être plus gai. Merci encore. Et à tout à l'heure.

• • •

LE CHEF OPERATEUR, L'INGENIEUR DU SON, LE DECORATEUR — Les trois font la paire. Et aucun d'eux n'est d'accord avec l'autre. Le chef opérateur réclame contre le décorateur qui a construit "des décors qu'on ne peut pas éclairer".

L'ingénieur du son s'encolère contre le chef opérateur qui veut l'empêcher de placer son micro là où il faudrait qu'il fût. Le chef opérateur s'étrangle à demi parce que l'ingénieur du son prétend laissr son micro dans le champ de l'appareil.

Quant au décorateur, il fait transformer une porte en fenêtre, puis la fait redevenir porte, jusqu'au moment où on décide d'en faire une porte-fenêtre.

LA SCRIPT-GIRL — De par sa profession, elle paraît être anglaise, mais elle est généralement française de nationalité. Si le metteur en scène a la science du détail, elle en a la passion. Elle note avec amour tous les gestes du jeune premier. Ceux de la jeune première. Et même ceux du vieux monsieur.

On dirait toujours qu'elle veut faire une étude de moeurs ou un roman à clef. En fait, elle porte, à elle seule, la mémoire de tout le monde. Le jeune premier entre, un beau matin, dans un décor tout neuf, un beau salon bleu de ciel, avec un air de conquistador.

— Bonjour, c'est moi.

Tout le monde est satisfait. L'opérateur pour la photo. L'ingénieur du son pour le son. Le metteur en scène pour l'ensemble. Mais, tout à coup, une voix féminine s'élève dans ce concert d'approbation, c'est celle de la script-girl, livre en mains:

— Monsieur Z..., l'autre jour, dans le décor du couloir, au moment où vous poussiez la porte pour entrer ici, il y a déjà huit jours de cela, vous portiez un costume gris clair Prince de Galles, et un oeillet rouge à la boutonnière.

— Catastrophe, s'écrie le metteur en scène. Aujourd'hui vous êtes en bleu marine et vous avez un oeillet blanc.

— Vous voyez, on passe une porte et on n'est plus le même.

— La question n'est pas là, allez vous changer et au trot.

Mais l'activité de la script-girl ne s'arrête pas là. A ces indications artistiques et vestimentaires, elle en joint d'autres plus techniques. Uniquement techniques. C'est elle qui sait le nombre de mètres de pellicule qu'on mange chaque jour. Après chaque bout de scène — ne serait-ce qu'un faux départ — elle quémande le chiffre à l'opérateur qui, chaque fois, d'ailleurs, depuis le début jusqu'à la fin du film, donne le renseignement en rechignant, comme si cela lui arrachait le coeur.

On n'a jamais su exactement pourquoi. C'est à elle aussi que le metteur en scène indique, parmi les scènes enregistrées, les scènes à faire développer.

Enfin, c'est à ses livres qu'on se rend en cas de contestation. Et, au cinéma, comme partout, les contestations sont fréquentes. Surtout quand il s'agit d'un litige qui pourrait amener une économie.

Dites-vous bien, si vous remarquez, au cours d'une scène, qu'un vase disparaît d'une table sans que la main de l'homme y ait mis les doigts, dites-vous bien que le jour où fut tournée cette scène, la script-girl avait mal dormi la nuit précédente.

• • •

LE PHOTOGRAPHE — C'est un personnage à part dans l'équipe. Précisons, d'abord, que toutes les photos du film qui paraissent dans la presse, ou toutes celles qu'affichent les cinémas, sont celles qu'il a faites, donc que, dans la carrière du film, son rôle est important.

Malgré cela, il est le "sacrifié".

Funambulesque, il se promène, flanqué de son appareil encombrant, tout autour du décor, avec un air malheureux qui ferait pitié à un peintre soi-même. Mais, sur le plateau, personne ne semble le remarquer. Chacun va son train, se hâte ou s'assied, crie ou chantonne, ou se tait, sans se préoccuper du pauvre photographe. Le metteur en scène règle ses mouvements, l'opérateur ses lumières, l'ingénieur du son, son micro. Les artistes répètent leur scène. On tourne.

— Bravo, s'écrie le metteur en scène.

Aussitôt le photographe se précipite vers lui.

— Une photo, monsieur.

— Tout à l'heure, nous allons refaire la scène encore une fois.

— Deux minutes, monsieur.

— Tout à l'heure, je vous ai dit.

On retourne la scène.

— Bon, dit le metteur en scène

Même manège du photographe.

— Une photo, monsieur?

A ce moment, le chef opérateur crie:

— Merci. Coupez les lumières.

La pénombre se fait, immédiate.

— Et ma photo, alors, dit le photographe, décontenancé.

— Mais c'est de votre faute, mon vieux, vous n'êtes jamais là quand il faut.

Le photographe reprend sa ronde mélancolique, guêtant une occasion propice. Tout à coup, on lui touche l'épaule. C'est le directeur de production:

— Dites donc, mon vieux, il me faut absolument ce soir des photos pour la publicité du film.

— Mais je ne peux pas arriver à en prendre.

— Je ne vais tout de même pas vous apprendre votre métier!

— Le chef opérateur fait exprès pour couper les lumières.

— Mais forcément, mon vieux, vous n'êtes jamais là au bon moment. En tout cas, débrouillez-vous, il me faut des photos...

L'enregistrement de la scène suivante est à peine terminé que le photographe, comme à la scène précédente d'ailleurs, pousse son appareil dans le décor. Cette fois-ci, rien ne le fera reculer. Il est décidé. Il crie, bien fort, comme pour se donner du courage:

— Photo! Ne coupez pas, s'il vous plaît! Deux minutes!

Les lumières restent accrochées. Les artistes conservent leurs attitudes. Personne ne dit rien. Il aura sa photo. Et, alors, c'est la revanche du photographe. Les deux minutes ont deux cent-quarante secondes au moins. Il fait lui-même sa mise en scène. Au besoin, il déplace les lumières. Il est affairé. Mais les minutes le sont encore plus que lui.

— Allons, pressons, pressons, dit le metteur en scène.

— On peut te servir un casse-croûte, ajoute un opérateur.

Et, tout à coup, le photographe, au milieu d'un grand silence:

— Attention, ne bougeons plus... Merci.

Il repart dans l'ombre avec son appareil.

— Avec le temps qu'il a mis, je suis sûr qu'il en a pris deux l'une sur l'autre.

Cependant, dans l'ombre, indifférent aux quolibets, le photographe guette une proie prochaine.

• • •

Noël-Noël a chanté pendant quelques semaines à l'A.B.C., un music-hall très chic. Il n'avait sans doute pas endossé l'uniforme d'aviateur qu'Ademai porta dans plusieurs films.

• • •

Au théâtre Charles-de-Rocheford, Germaine Dermoz a récemment présenté **Frénésie**, tandis que Jean Chevrier, qui fut si brillant dans **Trois de Saint-Cyr**, jouait **Bérénice** sur une autre scène parisienne.

• • •

Pierre Brasseur et René Dary, pour ne pas chômer, ont décidé de jouer en tournée avec la jeune Katia Lova, une oeuvre nouvelle: **L'Escale du Bonheur**. Ils ont commencé à Marseille puis ils ont amené leur troupe de dix-huit personnes dans une tournée dans le sud de la France.

Recettes Economiques

ENDIVES AU GRATIN

Faites cuire les endives au beurre, égouttez-les bien, et rangez-les dans un plat allant au feu.

Préparez la sauce suivante : faites une béchamel ordinaire que vous additionnerez de fromage râpé et à laquelle vous ajouterez dès que la cuisson sera réduite, vos endives. Versez quelques cuillerées de cette sauce sur les endives, saupoudrez-les de fromage râpé et faites gratiner au four, très chaud. C'est délicieux.

SAUCE COSSETARDE

2 jaunes d'oeufs,
¼ de tasse de sucre granulé,
2 tasses de lait,
1 oeuf entier,
¼ de c. à thé de sel,
1 c. à thé de vanille.

Battez les jaunes d'oeufs et l'autre oeuf légèrement avec une fourchette. Ajoutez le sucre, le sel et le lait. Faites cuire au bain-marie à feu bas, brassant constamment, jusqu'à ce qu'il se forme des fils sur une cuiller d'argent. Faites refroidir; ajoutez la vanille, et faites de nouveau refroidir.

Pour servir sur le fouetté de prunes.

POULET FRIT AUX FINES HERBES

2½ à 3 lbs de poulet coupé en morceaux,
2 tasses d'oignons, tranchés,
6 c. à table de farine,
½ c. à thé de sauge en poudre,
3 tasses de lait,
8 c. à table d'huile ou de gras,
1½ tasse de céleri coupé en dés.
3 c. à thé de sel,
½ c. à thé de thym, en poudre.

Lavez et nettoyez votre poulet, puis asséchez-le légèrement. Réservez les ailes, le cou, et le derrière du poulet pour le bouillon. Faites ensuite chauffer 4 cuillerées à table d'huile dans une casserole; ajoutez l'oignon et le céleri, et faites cuire à feu medium jusqu'à ce que ce soit tendre et d'un brun doré. Enlevez, puis remettez dans une rôtissoire couverte. Mettez alors le reste de l'huile dans la casserole; chauffez, et faites frire le poulet jusqu'à ce qu'il soit doré de tous les côtés. Arrangez-le ensuite sur l'oignon et le céleri déposé dans la rôtissoire. A l'huile déposée dans la casserole, ajoutez la farine, le sel, le sauge et le thym en brassant. Remuez alors dans le lait, et faites cuire jusqu'à épaississement, et versez sur le poulet dans la rôtissoire. Couvrez, et cuisez pendant 30 minutes à feu modéré, (350° F.) puis enlevez le couvercle, et faites de nouveau cuire pendant 30 minutes, ou jusqu'à ce que le poulet soit tendre.

Cette recette vous donne huit services.

Croquignoles au chocolat et à la guimauve

½ lb. de chocolat mi-sucré,
6 pâtes de guimauve,
1 tasse de Kellogg's Rice Krispies.

Prenez un moule de 8 x 4 pouces; recouvrez le fond et les côtés de papier paraffiné. Faites fondre le chocolat au-dessus de l'eau chaude. Coupez la pâte de guimauve en huit morceaux. Versez la moitié du chocolat fondu dans le moule et recouvrez d'un lit de guimauve. Saupoudrez de Rice Krispies uniformément sur le dessus, puis ajoutez le reste du chocolat. Frappez légèrement le moule pour égaliser le chocolat. Laissez durcir, puis coupez en carrés.

Cette recette vous donne 12 carrés de 1 1-3 par 2 pouces.

Toute ménagère est fière de présenter à ses invités un gâteau réussi. Nous illustrons ici un gâteau que l'on peut préparer avec le minimum d'efforts et de temps.

Poulet frit de luxe

3 lbs de poulet coupé,
2 c. à table de sauce Worcestershire,
1 c. à table de sauce condiment,
¼ de tasse de catsup,
4 c. à table d'huile ou de gras,
1 c. à table de vinaigre,
1 c. à table de sucre granulé.

Lavez le poulet et essuyez-le légèrement. Réservez le derrière du poulet, le cou et les ailes pour le bouillon. Faites chauffer l'huile dans une casserole, puis ajoutez les morceaux de poulet, et faites brunir de tous les côtés à feu vif. Enlevez alors votre poulet et déposez-le dans une rôtissoire, et versez dessus les ingrédients préalablement mélangés ensemble. Faites cuire, non couvert, à feu modéré (350° F.) pendant une heure ou jusqu'à ce que le poulet soit tendre, arrosant toutes les dix minutes avec la sauce de la rôtissoire. Ayez bien soin de ne pas faire brûler, mais de dorer parfaitement votre poulet de tous côtés. Servez sur un plat très chaud arrosé de la sauce de la rôtissoire.

Crème glacée aux cerises

1 pinte de crème,
1½ tasse de sucre,
1 tasse de cerises confites, finement coupées,
1½ tasse de lait,
6 jaunes d'oeufs.

Battez les jaunes d'oeufs. Ajoutez la crème, le lait et le sucre. Faites congeler à demi dans la sorbetière, puis joignez à ce moment les cerises. Continuez la congélation.

Lièvre farci

1 lièvre. — Lard salé, Eau et sel.

FARCE

1½ tasse de mie de pain,
1 tasse de bouillon,
2 c. à table de crème,
¼ de tasse de céleri haché,
1 jaune d'oeuf,
Sel et poivre.

Préparez le lièvre, enlevez la tête, et remplissez-le avec la farce plus haut mentionnée. Cousez l'ouverture, lardez-le, et faites cuire dans une casserole contenant du lard salé. Ajoutez de l'eau ou du bouillon et cuisez au fourneau.

Pâté à la volaille

Prenez un poulet d'environ 4 livres. Otez tout le gras, découpez-le et posez-le dans l'eau bouillante. Assaisonnez avec un peu de sel et de poivre. Laissez cuire jusqu'à ce qu'il se désosse facilement. Retirez-le, coupez-le en petits morceaux et enlevez tous les os. Il doit rester environ trois tasses de liquide pour la sauce que vous laisserez dans le chaudron. Epaississez avec de la farine. Ajoutez à peu près une cuillerée à table de beurre si vous désirez avoir une sauce très riche. Versez sur le poulet, puis mettez refroidir.

Pâte pour pâté à la volaille

3 tasses de farine,
1 c. à thé de soda,
¼ de tasse de saindoux,
2 c. à thé de crème de tartre,
¼ de tasse de beurre,
Une pincée de sel fin,
Lait doux pour humecter.

Tamisez ensemble la farine, le sel, la crème de tartre et le soda. Frottez-y le beurre et le saindoux, puis mouillez le tout avec le lait pour en faire une pâte de la consistance d'une pâte à biscuits. Foncez un plat creux avec votre mélange froid et recouvrez votre pâté avec le reste de votre pâte. Faites un trou (ou cheminée) au centre de votre couvercle pour que l'air puisse circuler. Temps de la cuisson: une heure.

Fondu au fromage

1½ tasse de lait,
1½ tasse de fromage râpé,
1½ tasse de mie de pain rassis tendre,
2 jaunes d'oeufs,
¼ cuil. à thé de sel,
1 cuil. à soup de beurre fondu,
2 blancs d'oeufs.

Faites tremper les mies de pain dans le lait pendant quelques minutes, puis ajoutez-y le fromage et les jaunes d'oeufs battus. Incorporez les blancs d'oeufs parfaitement battus. Versez le tout dans une casserole beurrée (350 à 375 deg. F.) pour 30 minutes environ.

Repas au poulet

Rien n'est plus délicieux qu'un poulet bien cuit, qu'il soit rôti sur le gril en friture, à la broche ou au four. Naturellement, il est essentiel d'employer un bon procédé de cuisson si l'on veut que le poulet garde toute sa saveur délicate. Le secret d'obtenir un poulet succulent et doré à souhait est de cuire à feu modéré sur le gril, en friture ou au four.

Les arômes de la graisse de bacon et du beurre sont les compagnons tout indiqués du poulet, et valent bien qu'on les combine.

Poulets rôtis sur le gril

Choisissez des poulets de 1½ à 2 livres. Fendez le dos, nettoyez et videz et poudrez de sel. Faites chauffer le gril 10 minutes, graissez-le puis déposez-y les poulets et laissez griller de 15 à 20 minutes. Tournez. Beurrez la peau et grillez encore environ 15 minutes, ou jusqu'à ce que les poulets soient dorés et tendres.

Le pain aux raisins est succulent et nutritif. Servez-en chaque matin, au petit déjeuner avec des rôties. Vos hôtes apprécieront sûrement cette attention.

LA BEAUTE

Les conditions du bon sommeil

Le sommeil est fait pour effacer la fatigue de la journée et préparer à supporter celle de la journée à venir. Sans lui, vous ne pouvez compter sur la résistance du corps, la fraîcheur du visage, l'équilibre moral, le bien-être physique.

Pour être forte, pour être belle, pour être heureuse, il faut dormir.

Gagnez votre lit avec plaisir, en pensant que vous allez faire une halte indispensable et fructueuse. Ce n'est pas du temps perdu; le sommeil suspend la vie. Aimez-le comme votre provision quotidienne d'énergie, d'optimisme et de jeunesse.

Toute personne normale et bien portante doit pouvoir dormir. Lorsque la volonté n'arrive plus à s'imposer au corps, l'insomnie a des causes sérieuses qu'il faut rechercher.

N'y a-t-il rien dans votre nourriture qui puisse troubler votre sommeil? Le repas du soir doit être simple et léger pas de plats copieux avec sauce grasse ou épices, de légumes farcis, de fromages fermentés, de pain frais, de café, de thé, d'alcool, de liqueurs. Un plat unique, des fruits. Mangez peu, lentement, calmement et en mastiquant bien.

Si vous en avez la possibilité et le goût, faites une courte promenade avant de vous coucher.

Autant que possible, gagnez votre chambre chaque soir à la même heure et avant 11 h. afin de favoriser l'influence lunaire du sommeil. Fermez votre porte aux soucis, ennuis, préoccupations, chagrins et même aux souvenirs et aux souhaits agréables. Les ressasser avant de vous endormir compromettrait votre repos..

Choisissez pour chambre à coucher la pièce la plus retirée et la plus calme de votre logis. Si les bruits vous atteignent par la fenêtre que vous devez laisser entr'ouverte, bouchez-vous les oreilles avec de l'ouate embibée de vaseline.

Ne tolérez aucun éclairage et veilleuse dans la chambre. Garnissez les fenêtres d'épais rideaux que vous fermez la nuit en prévision de la lumière du matin.

Ayez un lit assez dur, placé, si votre appartement le permet, selon l'axe nord-sud; tête au nord, pied au sud. Cette question d'orientation a plus d'importance qu'on ne saurait croire.

Evitez l'amoncellement d'oreillers sur le traversin, dormez sur le côté droit, corps allongé sans raideur, les jambes repliées, les bras inertes.

Ne portez aucun vêtement serré. Enlevez toute fleur. Eloignez le chien, la chatte, les oiseaux.

Contre la fatigue des yeux, avant de vous coucher, faites des compresses avec un tonique spécial attiédi, ou, prenant un peu de crème antiride, massez légèrement les paupières et les tempes.

La beauté en fleurs

Pour être toujours belle, évitez tout ce qui vous vieillit: les pensées moroses, l'empâtement, l'ennui. Et sachez vous bien étudier, afin de faire exactement le maquillage qui vous convient, sans faire de fausse note. Vous serez belles, comme la charmante personne que vous voyez ici.

Un beau pied

Pour avoir un beau pied, il faut être bien chaussée. Pour être bien chaussée, il faut avoir de beaux souliers sans défauts. Si ces derniers avaient une tendance à craquer, cela vous gênerait et vous ennuierait. Alors, frottez-les bien avec de l'huile de ricin, laissez-les reposer douze heures. Cela les empêchera de craquer et les rendra mous.

Conseil de beauté

Un bobo mal soigné, une égratignure, une coupure, peuvent causer une trace sur l'épiderme. Un bon moyen d'empêcher celui-ci d'épaissir et de se constituer en cicatrice est de pincer la peau, de manière à l'écraser, si l'on peut dire, pour bien l'assouplir. Ceci n'est valable que pour des cicatrices légères.

L'affection des boutons de jeunesse qu'on appelles vulgairement "boutons de sang" et qui est très fréquente chez les jeunes filles peut se supprimer d'abord,en veillant bien sur son alimentation. Les acides, les crustacées, la charcuterie et les liqueurs fermentées sont autant de choses à s'abstenir. Ensuite, placez sur les boutons la pommade suivante: un tiers d'once d'axonge et 1-6 de souffre, jusqu'à totale disparition.

CHEZ LA FEMME

Les couleurs et le calendrier

Vous êtes-vous déjà demandé pourquoi une femme était plus chanceuse dans telle ou telle robe? Ce n'est certes pas la qualité de l'étoffe et la coupe du modèle qui puissent influencer. Mais il y a la couleur qui peut jouer un vrai rôle dans votre vie. Telle couleur, qui est tout à fait déprimante pour une personne, trop excitante pour une autre, peut convenir très bien à d'autres gens.

Pour profiter de la bonne influence des couleurs, il est bon de consulter le tableau suivant établi d'après le calendrier:

Les personnes nées entre le 22 décembre et le 20 janvier sont favorisées lorsqu'elles portent du bleu marin, le noir ou le marron.

Les personnes nées entre le 21 janvier et le 19 février feront bien de porter du rouge clair, le violet et teintes de bleu verdâtre et vert bleuâtre.

Celles qui sont nées entre le 20 février et le 20 mars seront heureuses en portant toutes les teintes pastel et en particulier le gris pâle.

Celles qui sont nées entre le 21 mars et le 20 avril ont comme couleur dominante le rouge, dans toutes ses teintes, puis, le doré et le bleu brillant.

Si vous êtes nées entre le 21 avril et le 20 mai, vous choisirez le beige, le bleu français, le vert nil, le mauve.

Si vous êtes nées entre le 22 mai et le 21 juin, vous serez moins nerveuses en portant du vert du jaune, du gris.

Nées entre le 22 juin et le 22 juillet, vos couleurs favorites seront le rose saumon, l'orangé et le rouge rubis.

Nées entre le 23 juillet et le 23 août, les personnes verront leurs qualités intensifiées en portant le jaune or, le vert chartreuse, et toutes les teinte de brun pâle.

Si votre date de naissance tombe entre le 24 août et le 23 septembre, vous concilierez les deux extrêmes de votre caractère en portant du blanc, du bleu Alice et du rose pâle.

Si votre date de naissance tombe entre le 24 septembre et le 23 octobre, vous vous réjouirez de la bonne influence des couleurs corail, orchidée, améthyste.

Les personnes nées entre le 24 octobre et le 22 novembre choisiront le rouge vin, le bleu aviateur, les teintes entre le brun doré et le brun nègre.

Enfin, pour les personnes nées entre le 23 novembre et le 22 décembre, il y a le bleu turquoise, le rouge écarlate, le vert feuille et le vert bouteille.

D'après l'auteur de ce calendrier, les jours où vous porterez les couleurs qui vous conviennent, vous serez plus chanceuses, plus heureuses, moins fatiguées, moins nerveuses. Cela vaut la peine d'en tenter l'expérience pour égayer un peu ces tristes temps de guerre.

Pour épaissir les cils

Mettez dans un flacon deux cuillerées à bouche d'huile de ricin et une petite cuillerée à café d'huile camphrée, bien agiter pour mélanger. Avec le doigt le soir avant de vous coucher passez cette huile au bord des paupières.

D'un coup de crayon habile, sachez embellir vos yeux.

Les yeux sont beaux surtout par leur expression, c'est entendu, mais il n'est pas défendu néanmoins d'essayer de remédier aux défauts qu'ils peuvent présenter!

Les yeux trop ronds peuvent être allongés par un trait de crayon délicat au bord des cils de la paupière inférieure; ce trait dépassera légèrement l'oeil, et sera estompé vers l'extérieur. Le sourcil sera également allongé vers la tempe, mais sans exagération.

Pour les yeux trop enfoncés dans l'orbite, il faut ombrer la paupière en accentuant vers le coin extérieur de l'oeil. Tracez un trait fin de crayon sous la paupière inférieure, du milieu jusqu'au coin extérieur, et estompez-le.

Enfin, des yeux trop petits paraîtront plus grands s'ils sont soulignés d'un trait de crayon, ce trait étant estompé de façon à former une ombre qui donnera du relief à l'oeil.

Pour nous résumer, disons que le trait de crayon est inutile et parfois nuisible quand les yeux sont déjà très grands, ou à fleur de tête; par contre, si on l'emploie habilement et avec discrétion, il est utile à des yeux petits ou enfoncés. Regardez bien vos yeux, madame, et soyez juge!

UNE VRAI BELLE JEUNE FILLE

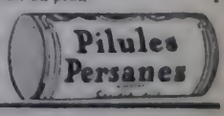
Belle, 100%. Telle est cette jeune fille qui a compris que les exercices respiratoires, la culture physique et une hygiène bien comprise développent le corps et donnent la santé.

Améliorez votre apparence, jouissez vous aussi d'une belle taille aux lignes harmonieuses. Les PILULES PERSANES donneront à votre poitrine cette rondeur et cette fermeté si recherchées.

PILULES PERSANES

$1.00 la boîte, 6 boîtes pour $5.00. Dans toutes les bonnes pharmacies ou expédiées franco par la malle, sur réception du prix.

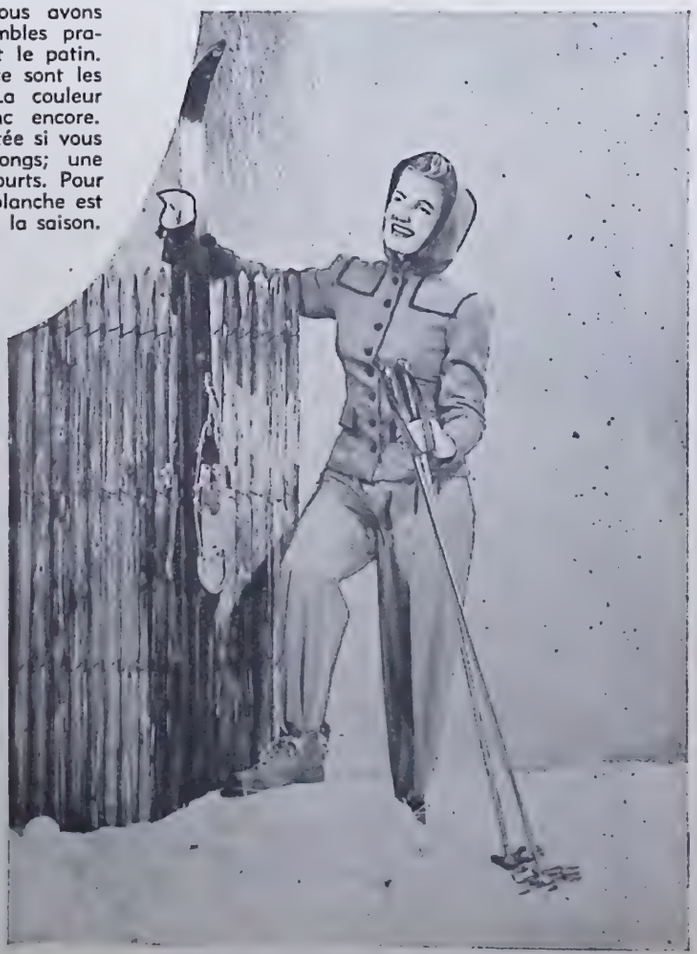
Société des Produits Persans
406, rue Notre-Dame, Est,
Montréal



Modes

Skis et patins

La jeune fille se livre avec plaisir aux sports les plus populaires de notre époque: le ski qui est en pleine vogue et le patin qui retrouve la sienne. Dans cette page nous avons groupé quatre ensembles pratiques pour le ski et le patin. Simplicité et élégance sont les notes dominantes. La couleur surtout. Et du blanc encore. La casquette est portée si vous avez les cheveux longs; une cagoule, s'ils sont courts. Pour le patin, la bottine blanche est la grande favorite de la saison.



BLUFF SENTIMENTAL

Roman inédit par

Raymond Ferray

C'est l'histoire de mon ami Lebrun que je vais vous conter aujourd'hui. Comme tout le monde, ma chère Hortense, Henri Lebrun a vécu son petit roman.

Cela vous étonne ?

Je vous assure qu'il n'y a pas de quoi.

L'on trouve, dans l'existence de chaque individu, les éléments essentiels d'un roman. Que le dénouement en soit heureux ou malheureux, peu importe! Un roman, après tout, n'est que le récit détaillé d'une tranche de vie. Plus ce récit est vrai, ou à défaut, vraisemblable, plus il a de chance de vous émouvoir. Et vous-même, ne m'avez-vous pas avoué que, pour goûter pleinement une oeuvre d'imagination il faut que vous sentiez, entre l'héroïne et vous, des liens d'affinité.

Les sentiments humains sont identiques. Seules, les réactions varient. C'est donc autour de soi, parmi les êtres qu'il rencontre et qu'il connaît que le romancier doit chercher ses sources d'inspiration.

Vous connaissez Henri Lebrun de nom et de réputation.

Vous le connaissez également de vue puisqu'une fois que nous sortions ensemble et qu'il a croisé notre route, vous m'avez demandé qui c'était. Vous avez résumé vos impressions par cette phrase:

—En voilà un qui ne doit pas s'en faire.

En cela, Hortense, vous vous trompiez.

Si Henri Lebrun "ne s'en fait pas", comme vous dites, c'est seulement en apparence.

C'est un homme qui sait ce qu'il veut et où il va.

Sous son masque d'insouciance, il cache une ambition démesurée. Comme il ne doute de rien et qu'il a confiance en l'excellence de ses moyens, il ira loin. Il est déjà sur la voie du succès et dans peu d'années vous verrez qu'il sera l'un des hommes d'affaires les plus en vue de la Métropole.

Il appartient à cette catégorie de gens que les américains appellent des "go-getters". Je ne trouve comme équivalent français que "droit au but" et encore cela ne définit qu'imparfaitement cette caractéristique que possède certains individus.

Vous serez sans doute surprise d'apprendre, qu'en une certaine circonstance, Henri Lebrun s'est fait prendre à son propre jeu. Ce sont des choses qui arrivent. Vous vous rappelez l'expression "honteux comme un renard qu'une poule aurait pris". C'est ce qui est arrivé. Sans jeu de mots.

Vous me demandez si Henri Lebrun a été heureux de se faire prendre au piège?

Vous anticipez. Cest dans cette aventure ou cette mésaventure que réside le roman de mon ami.

Le dénouement ?

Auparavant, ma chère Hortense, nous allons repasser ensemble la série des événements qui ont amené ce dénouement.

Vous ne sortez pas ce soir? Alors, tant mieux. Installez-vous confortablement dans votre fauteuil et puisse la lecture de mon manuscrit vous faire passer une heure agréable.

Et tout d'abord, je vous présente mon héros. Vous le connaissez déjà un peu. Il est grand, souple, dégagé dans ses mouvements et possède une désinvolture cavalière qui lui sied bien. Les cheveux et les yeux noirs, très noirs même, le nez droit, le menton en pointe, il a une de ces figures d'hidalgo des temps romantiques. Avec des moustaches en crocs, un van dick, un chapeau à large bords, une cape sur l'épaule, on le dirait descendu d'un tableau de musée. Il porte beau et il a une manière de s'habiller simple et sans recherche qui frise l'élégance.

S'il vivait en Europe, l'on serait tenté de s'adresser à lui en faisant précéder son nom de "del", "de" ou "von" selon le temps.

On dirait certainement qu'il est racé et qu'il a des ancêtres. Des ancêtres, il en possède comme tout le monde, mais ce sont de braves cultivateurs des cantons de l'est établis sur une terre vallonneuse depuis trois générations déjà.

Ses études terminées au collège des frères, Henri Lebrun quitta son village natal pour s'acheminer vers Montréal, où un de ses oncles lui avait trouvé une position de messager dans un bureau de courtier.

Au contact des hommes de la finance, le paysan qu'il était se dégrossit, se raffina.

Il observa; il étudia.

Des cours privés sur la comptabilité et l'art de la vente complétèrent son éducation.

Entre temps, il se ménageait des entrées un peu partout, et l'ambition naissait en lui.

Quand il était jeune, les capitaines d'industrie et de la finance aussi bien que les célébrités du monde professionnel et de la politique lui paraissait des surhommes d'une essence différente de la sienne.

A leur contact ses yeux se descillaient et il les voyait tels qu'ils étaient : des êtres semblables à lui.

Esprit pratique, il coordonnait ses efforts vers la réussite. Pour obvier à son manque de culture il s'était acheté une encyclopédie et chaque soir, il en lisait un chapitre ou deux. Le lendemain, il faisait naître une occasion d'étaler sa science nouvellement acquise et il passait pour être bien renseigné.

Il eut la chance d'entrer, comme vendeur, au service d'une importante maison industrielle. Il réussit suffisamment pour permettre à ses supérieurs de caresser l'espoir qu'ils auraient un jour en lui, un excellent gérant des ventes.

Entre temps, il développa et perfectionna jusqu'à la limite l'art du "bluff". Il confondit en un seul les deux mots: "Etre et paraître". Personne, autre que ses intimes — et ils étaient rares — ne connaissait son véritable status financier. Il savait quand et comment dépenser l'argent et créait ainsi l'illusion d'être beaucoup plus riche qu'il n'était en réalité. Bon vendeur, les obstacles ne le rebutaient pas, et il se frayait, à force d'audace, un chemin partout.

... Voilà, ma chère Hortense, pour le héros. Quant à son age. Vingt-six ans. Et maintenant, si vous voulez nous allons commencer au point de départ de notre roman. Il coïncide avec le départ d'Henri Lebrun pour une vacance de trois semaines.

• • •

En sortant du bureau, cette fin d'après-midi de juillet, Henri Lebrun exultait d'aise. La perspective s'ouvrait devant lui, d'un repos mérité. Malgré la fatigue des derniers mois, alors que la Compagnie avait exigé de ses vendeurs un surcroit de travail nécessité par l'introduction sur le marché d'un produit nouveau, il se sentait léger, frais, dispos. La détente anticipée opérait déjà. Il y avait de quoi! Trois semaines à n'avoir rien d'autre à faire, qu'à jouir de la vie, qu'à disposer du temps à sa guise. Abolis la tension d'esprit et le souci constant. L'idée de "vente", "production", "efficience" cesserait d'être une obsession.

Il se dirigea vers le terrain de stationnement où il avait remisé sa voiture. A la façade d'un édifice voisin, l'horloge marqua: cinq heures et quart. Songeant qu'un bon dîner, copieusement arrosé, serait un prélude idéal à son congé annuel, il monta en auto et se dirigea vers un café de l'ouest où la chère est bonne, les vins choisis et l'atmosphère agréable.

Il fit honneur au menu et, dans le bien-être de la digestion, rêva béatement à ce que serait sa vie future.

Il décida d'aller à la mer. Qui sait s'il n'y rencontrera pas l'héritière qui, en plus de lui apporter la fortune, le comblera de bonheur par les charmes qu'elle ne manquera pas de posséder.

Henri Lebrun rêvait d'un mariage riche et ne désespérait pas de le faire. Vendre ses qualités à une femme n'était pas plus difficile que de convaincre un marchand récalcitrant d'acheter les produits de sa firme.

En y mettant un peu de bonne volonté, il pourrait facilement personnifier un magnat de la finance ou de l'industrie. Cela lui serait d'autant plus facile de créer l'illusion d'un état financier florissant qu'à trois ou quatre cents milles de Montréal, on ne connaîtrait pas sa véritable personnalité.

A force de creuser cette idée, il finit par s'y attacher et décida que ses vacances auraient un double but: se reposer de la corvée quotidienne et se créer un avenir doré. Ce serait une véritable chasse avec ses attentes, ses inquiétudes, ses désillusions, mais surtout son triomphe final.

Comme les magasins étaient ouverts ce soir-là, qui était un vendredi, il y fit les emplettes indispensables et alla même jusqu'à renouveler ou presque sa garde-robe. Il fallait être prêt à toute éventualité. Son gousset se ressentit de ses prodigalités. Mais, se disait-il en guise de consolation, qui ne risque rien n'a rien. D'ailleurs il possédait quelques économies et il était prêt à les sacrifier pour la réussite de son pro-

jet. L'enjeu en valait la peine. C'était en somme une spéculation comme une autre mais qui pourrait rapporter des profits illimités et durables.

• • •

L'éblouissement du soleil le réveilla. Il se leva d'un bond, regarda l'heure et grommela: "8 heures et demie!!..."

Il se vêtit, prépara ses malles, jeta un dernier coup d'oeil à l'appartement et sortit en sifflotant.

Au dehors, il respira profondément. La journée était belle, le temps limpide et clair.

Il se rendit au garage et fit l'inspection de sa voiture. Comme il était joyeux ce matin-là, il donna un pourboire à l'aide-mécanicien, accompagnant son geste d'une tape amicale sur l'épaule.

— Tu vas être un bout de temps sans me voir.

— Vous partez en voyage?

— En vacances...

— Chanceux...

L'auto démarra. Les portes du garage s'ouvrirent et Henri Lebrun partit assoiffé d'air et de liberté.

Quand il eut traversé le pont Jacques-Cartier, il était près de 10 heures. Son itinéraire n'avait pas encore de terme défini. Il ne savait qu'une chose: il s'évadait, il fuyait la ville, le travail, les corvées. Ce n'était plus le repos tel que décidé d'abord qu'il irait chercher au loin, mais l'aventure. Avec son optimisme coutumier, il ne doutait pas du résultat définitif.

La mer lui paraissait le décor le plus approprié pour y situer ses activités prochaines. Les côtes du Maine ne manquent pas de "resorts" attrayants et il s'arrêterait où son instinct lui dirait d'arrêter.

Les vitres de la portière baissées, il laissa l'air lui caresser la figure. La route fuyait sinueuse ou droite, selon le terrain. Dans les villages qu'il traversait, il souriait de pitié quand la vue d'un vendeur quelconque, reconnaissable à la serviette de cuir, lui rappelait son travail différé.

A la frontière, il s'arrêta pour l'examen d'usage. Il considéra un instant le panorama immense avec ses montagnes superposées fuyant dans le loin. Il était sensible à la beauté des sîtes et il se disait qu'un jour, quand la richesse lui sourira, il aurait à lui, dans des coins divers de son pays, des chalets où passer quelques jours en contact avec la nature grandiose.

Les petites villes américaines ont ceci de commun qu'elles sont toutes standardisées. Elles ont la même "Main Street", les mêmes faubourgs verdoyants aux maisons blanches au milieu de la pelouse et des arbres, les mêmes banques somptueuses, le même "library" aux allures prétentieusement grecques.

Sa curiosité des débuts s'émoussa vite et c'est à peine, quand il les traversait s'il y jetait un coup d'oeil distrait.

Vers une heure il stoppa devant un restaurant et dîna sur le pouce. Il grilla une cigarette et repartit aussitôt. Il s'engagea dans les montagnes. A Bethlehem, devant les hôtels d'été, peints de couleur claire, aussi bien qu'aux pieds du Mont Washington, devant les "palaces" il eut l'intention de séjourner quelque temps. Mais il songea qu'à moins de faire de l'alpinisme, de l'équitation ou de partir en excursion de pêche dans les lacs des alentours, ses journées se consumeraient en d'interminables parties de bridge avec de vieux rentiers et de vieilles douarières. Or l'alpinisme, l'équitation et la pêche ne l'intéressaient pas.

Il décida de continuer et de s'en tenir à son idée première, qui était de se rendre à la mer.

Durant les mois d'été, le nombre est grand des concitoyens qui vont chercher sur les sables dorés la détente des membres et des muscles, tout en laissant le soleil bronzer leur corps.

Qui sait! Peut-être dans un de ces hôtels fashionables qui, l'été, se remplissent de touristes, rencontrera-t-il celle qu'il a cotoyé déjà sans la voir et qui lui apportera, sur un plat d'or, la clef du succès. Un mariage riche, n'est-ce pas la meilleure façon de brûler les étapes.

Pendant que l'auto roulait sur les larges routes blanches où la circulation intense des voitures communiquait une vie trépidante, il laissait aller ses pensées. Il vivait des scènes de sa vie future que son imagination brodait. En même temps, il échafaudait tout un plan d'action. Il jetterait la poudre aux yeux; il éblouirait, il ferait montre d'une richesse factice. Rien n'attire la richesse comme la richesse. Il créerait l'illusion d'être un personnage important, considérable.

• • •

A un carrefour, une flèche indicatrice annonçait un "resort" populaire et fréquenté, à quelque vingt milles de là. Il s'y dirigea. Bientôt l'air fraîchit. Des émanations iodées annonçaient la mer prochaine. Des bungalows surgissaient ça et là, d'entre les touffes d'arbres... des annonces de restaurant, d'hôtel... Henri Lebrun consulta l'heure. Il était un peu plus de six heures. Il arriverait juste en temps pour souper. En somme le voyage s'était bien effectué.

Les maisons se rapprochèrent; la circulation devint plus dense. Des hôtels bordaient la route. Dans les éclaircies creusées par les routes transversales on voyait la mer.

Henri ralentit l'allure de sa voiture et s'engagea dans une avenue dont les maisons donnaient directement sur la plage Il chercha l'hôtel le plus riche, le plus somptueux. Qu'importait la dépense! Son gousset était bien garni et il lui restait la ressource de télégraphier à sa banque pour des fonds supplémentaires. Devant un édifice d'aspect imposant, il stoppa. Le doorman vint ouvrir la portière. Sur un signe un chasseur apparut qui aida à transporter les valises.

Henri Lebrun demanda une chambre face à la mer, la meilleure de l'établissement. Le prix parut prohibitif. Il reprima un commencement de grimace et acquiesça Pourquoi ne pas se payer le luxe de jouer au millionnaire... au moins pour quelques semaines.

Il se rendit à sa chambre, inspecta la vue qui était superbe, fit sa toilette pour le souper et décida d'attendre les événements.

• • •

... Ici, ma chère Hortense, je me permets une autre digression. Je veux vous présenter mon héroïne. Hélène Beaumont est une belle jeune fille. Elle est grande, élancée et possède les plus beaux yeux noirs, langoureux et troublants auxquels on puisse rêver. Si ce n'était un lieu commun que d'employer cette phrase, je vous dirais que sa démarche est d'une reine et son port d'une déesse. Avec cela, élégante, d'une élégance naturelle qui n'emprunte rien à la valeur de la toilette.

Hélène Beaumont demeurait à Montréal. Peut-être l'avez-vous déjà rencontrée! Comme Henri Lebrun, elle était très ambitieuse et nourrissait des rêves de grandeur. Le hasard avait voulu que son séjour à la mer coïncidat avec celui du jeune homme et qu'elle se retirât au même hôtel, où elle était arrivée quelques jours auparavant. Pour le moment, je ne vous dévoilerai que son âge: 23 ans...

... Je poursuis donc... et vous amène avec moi dans le "lobby" de l'hôtel. Il ressemble à tous les "lobby" d'hôtel avec ses colonnes de stuc, ses palmiers, ses larges fauteuils et ses petites tables à correspondance.

Dehors, il pleuvait, une pluie forte, violente. La mer était agitée. Des vagues énormes roulaient sur la grève et s'écrasaient avec un bruit sourd.

Toute la vie sociale devait se condenser entre quatre murs. Henri Lebrun arrivé de la veille, parcourait distraitement les pages d'un magazine. Inutile de songer à sortir par un temps pareil sauf pour aller s'enfermer dans un cinéma. Et cette perspective lui souriait peu. Il jeta un coup d'oeil autour de lui dans l'espérance d'y découvrir l'une de ses connaissances nouvelles avec qui il pourrait causer tout en buvant occasionnellement un "high ball".

La silhouette d'une jeune fille attira son attention. Elle descendait l'escalier lentement tout en promenant autour d'elle, un regard distant et vague.

Il admira le galbe du corps, la taille haute et souple, la poitrine ferme. Elle lui plut dès le premier coup d'oeil.

Elle se dirigea vers le dépôt de tabac, esquissa un sourire à la vendeuse et s'alluma une cigarette.

Quand elle eut pris place sur un divan dans un coin du "lobby", Henri Lebrun se leva et se rendit à son tour vers le bureau de tabac.

Il acheta un cigare, et, s'accoudant au comptoir, engagea la conversation avec la vendeuse.

Il la questionna adroitement sur la personne, qui, pour l'instant, absorbait ses pensées.

Il apprit qu'elle était enregistrée à l'hôtel depuis trois jours, qu'elle était canadienne et — ce qui augmenta l'intérêt qu'il lui portait déjà — qu'elle était très riche. Confidentiellement, la vendeuse ajouta:

—Elle n'a qu'une crainte, celle d'être épousée pour son argent.

Henri Lebrun n'en demanda pas plus. Il savait ce qu'il voulait savoir, et il se félicita des heureux auspices de son aventure. Le hasard, qui souvent fait bien les choses, dès le début, mettait à sa portée l'être rare qu'il cherchait.

Il retourna à son poste d'observation et prépara un plan d'attaque stratégique. Il s'aperçut qu'il avait oublié une chose: s'enquérir de son nom.

Au même instant Hélène Beaumont retraversa le hall pour regagner le dépôt de tabac.

Elle demanda un autre paquet de cigarettes. Elle nomma une marque au hasard et expliqua qu'elle n'aimait pas celles achetées précédemment. Elle lança quelques phrases banales sur la conversation, et, sans que cela y paraisse, elle obtint les renseignements qu'elle désirait avoir.

L'homme était donc riche, tel qu'elle l'avait présumé et l'impression excellente qu'il lui avait causé, s'en trouva augmentée.

• • •

Henri Lebrun décida d'aller au but, directement, selon son habitude. Malgré les apparences de hauteur un peu distante de la jeune fille, il ne doutait pas d'un accueil favorable surtout en ce soir monotone, distillateur d'ennui. A quoi bon attendre la complicité des événements! D'ordinaire, il les brusquait, les violentait. Et jusqu'ici cette tactique l'avait toujours bien servi. Il n'admettait pas les échecs.

Une fois sa décision prise, il se leva et alla trouver la jeune fille. Feignant la surprise, elle le toisa.

— Mademoiselle, excusez-moi de me présenter moi-même à vous. J'ai su que nous étions du même pays. Mon nom est: "Henri Lebrun... de Montréal".

Du bout des lèvres, elle murmura:

— Enchantée.

Il sourit du sourire large, engageant et jovial qui lui était coutumier.

— Ç'aurait été plus dans les convenances que je me fasse présenter à vous par

une tierce personne. Je n'avais pas le choix. Maintenant que vous me connaissez, puis-je savoir à qui j'ai le grand plaisir de causer.

A son tour elle sourit.

— Hélène Beaumont... De Montréal, également.

— Comme l'ennui est de mise en cette soirée, j'ai pensé qu'il serait préférable que vous vous ennuyiez en ma compagnie plutôt que de vous ennuyer seule.

Sous le badinage de la conversation la glace se rompait.

Il l'invita à prendre un cocktail. Ce qu'elle accepta. Il avait prévu juste. Au début d'une soirée qui s'annonçait d'une monotonie désespérante, son intervention arrivait opportunément.

Discrètement, comme deux jouteurs qui cherchent en l'adversaire le défaut de la cuirasse, ils s'observèrent, sondèrent leur passé par des phrases insidieuses, des interrogations voilées.

Chacun essayait de se leurrer, de se montrer sous un jour tout autre, non pas tels qu'ils étaient, mais qu'ils auraient voulu être.

Et chacun y réussit. Elle se disait intérieurement que la haute situation qu'il occupait dans le monde des affaires ajoutait un intérêt plus grand à ses qualités; faisait ressortir davantage le charme et la grâce de sa personne.

La soirée passa, rapide, agréable. Quand ils se quittèrent ils se promirent de se voir souvent, très souvent même.

* * *

Quand Henri Lebrun monta à sa chambre, il était la proie d'un sentiment nouveau. Pour la première fois dans son existence, une femme avait fait battre son coeur à un rythme plus accéléré.

La vision d'Elle séjournait encore en lui et il savait que cette vision l'obséderait et que le sommeil, toute la nuit, le fuierait. Le son de sa voix résonnait à son oreille et il en percevait les intonations précises.

La vie apparaissait toute autre. Quelque chose était changé en lui, autour de lui.

Etait-ce cela le coup de foudre?

Il aurait souri de pitié, si, quelques jours auparavant, on lui eût dit qu'il serait victime des flèches du petit dieu. Esprit pratique, peu porté au sentimentalisme il envisageait habituellement, en toute chose, le but utilitaire. Et voilà maintenant qu'évoluait, dès le début, une idylle commencée sous le signe de l'intérêt.

Il avait peur d'aimer.

Aurait-il, en cette occurrence, une vision assez claire des réalités pour poursuivre, sans dévier, le sentier tracé?

S'il allait devenir amoureux, follement amoureux? Engagé sur la voie périlleuse, il n'avait plus à reculer. Il regretta presque son bluff.

Henri Lebrun s'accouda à la fenêtre et regarda la mer.

Le ciel s'était éclairci; l'orage s'était calmé. La journée du lendemain s'annonçait belle.

Il se dévêtit, se mit au lit, essayant de neutraliser ses pensées, pour que le sommeil plus facilement, put s'insinuer en lui.

Tel que prévu, le sommeil le fuyait. La fièvre de l'insomnie le gagna.

Il se leva, alluma une cigarette, essaya de s'absorber dans la lecture d'une revue. Peine perdue. Entre lui et les pages qu'il voulait lire, l'image d'Hélène s'interposait. Il la voyait. Ses yeux lui parlaient; ses lèvres l'attiraient. Il était pris, irrésistiblement pris. Il n'avait fallu pour en arriver à ce résultat qu'une unique rencontre.

Il analysa ses sentiments. La conclusion s'imposa. Il refusa de se rendre à l'évidence et ne voulut voir, dans cette aventure, qu'un marché à conclure, un marché avantageux.

* * *

Contrastant avec la température maussade de la veille, le temps était lumineux et clair. La mer étalait. Les vagues, au lieu de s'écraser sur la grève avec fracas, s'y couchaient mollement, avec un bruit rythmique. Sous le soleil, le sable luisait et les coquillages déposés par la marée y faisaient de petites taches ovales et blanches. Les parasols l'un après l'autre étendaient leurs dômes multicolores. Des grands oiseaux, blancs ou gris le ciel, comme autant d'accents circonflexes volants.

Henri Lebrun, en quittant le seuil de l'hôtel, regarda autour de lui, sur les chaises étendues pour voir s'il n'y rencontrerait pas la "femme de ses rêves". Cette phrase était devenue une réalité. Durant les courts instants de son sommeil c'est sa pensée qui avait dominé son subconscient.

Ne l'apercevant pas, il décida que l'eau de mer, en fouettant son corps, abolirait la fatigue nerveuse, le stimulerait. Il nagea quelques brasses et revint sur le sable recommencer ses recherches.

Il ne la reconnut pas tout d'abord à cause du casque de caoutchouc qui emprisonnait sa chevelure et des larges lunettes noires qui lui masquaient les yeux. Il ne put s'empêcher d'admirer les lignes du corps, rosi par le soleil et qui lui apparurent telles qu'elles étaient sans les corrections souvent trompeuses qu'apporte le vêtement. La taille ferme et souple, les cuisses et les jambes bien modelées et longues, elle eut tenté le pinceau d'un peintre ou le ciseau d'un sculpteur.

— Bonjour, mademoiselle. Vous permettez que je prenne place à vos côté?

Elle acquiesça.

Il s'informa si la nuit avait été bonne, si elle avait bien dormi.

— Quant à moi, ajouta-t-il, c'est à peine si j'ai pu fermer l'oeil durant une heure.

— Vous étiez donc préoccupé?

— Obsédé plutôt.

— Et par quoi... ou par qui?

Il sourit pour noyer son aveu.

— Par vous.

— Croyez bien que je le regrette...

A son tour elle masqua d'un sourire ses pensées véritables.

D'une chose à l'autre la conversation roula sur la Ville. Elle parla des relations que les nécessités de la Vie Sociale l'obligeaient d'entretenir. Il remarqua qu'elles appartenaient à la meilleure société, même à la Société d'Argent, et il se dit, intérieurement que plusieurs des personnes mentionnées lui pourraient être d'un grand secours pour son avancement personnel. Il lui parla de transactions fictives qu'il aurait faites et chercha à l'éblouir en lui citant des noms haut cotés dans la Finance. Il inventa des entrevues... ses affaires le mettaient en contact avec des personnages puissants. Ainsi il y avait deux semaines, il eut l'occasion de dîner à Ottawa avec un ministre...

Une crainte parfois l'effleurait: celle de faire un faux pas, de s'aventurer trop loin sur le terrain où il s'était engagé. Tôt ou tard il serait démasqué. Mieux valait que ce fût le plus tard possible. Il aurait eu le temps alors de consolider ses positions, de la consolider si bien que l'édifice du bonheur qu'il échaffaudait résisterait à tous les chocs.

Saurait-il soutenir son bluff? Il n'y avait plus à reculer. Il lui fallait aller de l'avant en projetant devant lui, l'éblouissement de sa puissance. Si la richesse engendre la richesse, bien des fois elle engendre également l'amour. Hélène Beaumont, le croyant riche, donc désintéressé, s'abandonnera plus facilement à la magie des mots d'amour. L'égalité de leur condition les rapprochera. Avec lui, elle n'aura pas à craindre d'être aimée pour son argent. Cet homme qui, jeune encore, est en voie de devenir un financier important lui apparaîtra, sans aucun doute, sincère.

Toutes ces réflexions, rapidement, passaient et repassaient en son cerveau. Il se surprit tout à coup à se lancer dans une dissertation âpre sur la lutte pour la vie... non pas seulement la lutte pour vivre, mais la lutte pour dominer.

Il parla de ses ambitions... Il n'était pas satisfait. Il désirait plus que ce qu'il avait présentement... Il voulait être l'un des premiers dans sa ville, dans sa province.

— Je pourrais, poursuivait-il, me laisser vivre doucement, sans me préoccuper de l'avenir... Cette vie ne me conviendrait pas... Il me faut de l'action.

Elle l'écoutait, perdue dans le rêve. Des visions surgissaient qui faisaient passer sur ses traits une expression extatique.

Il aperçut l'effet de ses paroles et ne voulut pas insister.

— Je suis venu ici pour me reposer et ne plus penser aux affaires et voilà que j'en parle. Ce n'est pas le bon moyen de pratiquer l'oubli bienfaisant... Voulez-vous, Hélène — vous me permettez de vous appeler ainsi — nous allons nous imaginer que nous sommes de petits employés de bureau en vacances. Tenez, ce soir, si vous n'avez rien de mieux à faire, nous allons mettre de côté toutes les conventions sociales. Nous allons devenir "peuple", badauds, nous amuser follement, sans contrainte. Nous allons faire le tour des attractions, descendre les montagnes russes, nous promener en carroussel, manger des "hot dogs" et des patates frites. Personne ne nous connaît ici...

— Ça m'amuserait.

— Alors, entendu. Ça fera une diversion. Nous oublierons qui nous sommes...

* * *

... Vous me permettrez, ma chère Hortense, une autre disgression. Après y avoir réfléchi, j'ai cru qu'il serait aussi bien de vous voiler l'identité véritable d'Hélène Beaumont. Hélène Beaumont n'était pas la jeune fille riche qu'elle tentait de laisser croire. A la vérité c'était une brave employée de bureau, très ambitieuse et qui rêvait d'un mariage qui la ferait sortir de son milieu. Ses relations étaient plutôt restreintes et pas aussi glorieuses qu'elle le disait. Elle était orpheline et partageait avec une compagne de travail un petit appartement dans une conciergerie du nord de la ville. Elle avait bien rencontré dans sa vie plusieurs jeunes gens, mais elle avait refusé leurs hommages. Aucun ne lui apportait les espérances rêvées.

Cela, ma chère Hortense, ne diminue aucune de ses qualités. Comme je vous l'ai dit déjà, elle est superbe de taille et a un air de grandeur qui ne l'abandonne jamais. Comme Henri Lebrun elle espérait que ses vacances amèneraient la réalisation de ses voeux. Et, pour y réussir, elle usait de stratagême laissant croire à une situation qui n'existait que dans son imagination.

Vous dire l'impression causée par le jeune homme! Excellente, dès le début. Même dépouillé de son auréole argenté, elle l'eut trouvé de son goût. Il lui plaisait et elle était flattée de constater la réciproque.

Mais, elle, aussi, se sentait parfois tenaillée par la crainte d'être démasquée... et elle souhaitait que ce fut le plus tard possible. Quand l'événement se produirait, la fascination serait devenue si puissante qu'il en oublierait sa désillusion. Et puis! Il était si riche qu'il pouvait se permettre d'aimer et d'épouser qui il voulait.

Eh! oui! Ma chère Hortense, elle commençait d'ébaucher de vagues projets de mariage. Vous savez que les femmes ont une intuition qui leur est caractéristique. Elle savait son emprise sur Henri Lebrun.

Il y a des indices qui ne trompent mais dont la signification est profonde et qui se révèlent dans une poignée de mains, un regard à la dérobée.

...Et maintenant, ma chère Hortense, je reprends mon récit et nous allons, ensemble, retrouver nos héros.

Le souper venait de se terminer et Henri Lebrun arpentait le hall de l'hôtel où il avait donné rendez-vous à Hélène Beaumont.

La température, sur le bord de la mer, se conduit souvent comme une femme, en ce sens qu'elle a souvent des sautes brusques d'humeur, et passe d'une chaleur médirienne torride à une fraîcheur vespérale contrastante.

L'air avait fraîchi... et Hélène avait revêtu un costume en tricot qui épousait le galbe de son corps et modelait ses lignes.

Desinvoltement, il passa son bras sous le sien, et se penchant vers elle, murmura:

— Alors! Ce soir, nous oublions qui nous sommes. Nous faisons partie de la foule anonyme. Nous nous y perdrons isolés dans une joie puérile et naïve.

La grande rue fourmillait d'humanité. Sur les trottoirs l'on avait peine à circuler et les autos encombraient la chaussée. Les cris des klaxons perçaient de leur stidence la rumeur confuse qui montait de partout.

Avides de plaisir, les promeneurs payaient de quelques sous une émotion fugitive: celle de plonger vertigineusement dans les montagnes russes, de se faire bousculer dans des simulacres d'auto, de tourner en rond sur un cheval de bois.

Dans le centre de la ville, la foule devenait de plus en plus compacte. Les uns se rendaient au kiosque de danse au bout de la jetée; d'autres flânaient devant les innombrables boutiques de camelotis souvenirs, les ateliers de photographie, les débits de patates frites ou de "hot-dogs".

Devant une piste couverte, Hélène et son compagnon s'arrêtèrent un instant à regarder évoluer sur le plancher verni les patineurs à roulette.

Ils s'amusèrent à des jeux de hasard où ils gagnèrent quelques primes insignifiantes.

Et le bruit devenait de plus en plus violent, de plus en plus composite; des airs de swing ou de jazz venus du pavillon alternaient et se confondaient avec la valse lente que jouait, au centre du carroussel, l'orgue de barbarie... Des bruits de ferraille... des éclats de voix... le sifflet de l'agent de trafic.

Et sur tout cela, il flotta avec l'odeur de la mer, celle de l'essence d'auto, de la friture, et, au passage des buvettes, de ferment et de bière.

La soirée durant, ils se grisèrent de joie populaire, descendirent les montagnes russes, en se tenant serrés l'un contre l'autre, étroitement; s'engouffrèrent dans les nombreuses attractions, que la "barker" à la porte s'évertuait à rendre plus attrayantes encore.

Ils se sentaient engloutis dans cette tohubohu, entraînés par le vertige collectif de la foule.

Puis, graduellement, à mesure que fuyaient les heures, l'animation cessa; la circulation des voitures ralenti; les trottoirs se désencombrèrent.

Dans la mer, à l'autre bout tout à fait de l'horizon, la lune, timidement, se montra.

Henri proposa une consommation et ils entrèrent dans un restaurant.

— Vous êtes contente de votre soirée, demanda-t-il.

— Très contente... je ne regrette qu'une chose, qu'elle ait été si courte.

— Il y a un moyen de la prolonger. La lune commence à se lever. Tout à l'heure, elle sera belle. Si nous faisions une ballade en auto? Et il ajouta, se rappelant une lecture:

— La nuit est à nous.

Elle songea qu'effectivement la nuit était à eux. Rien ne l'obligerait au réveil matinal du lendemain. La crainte n'existerait pas d'oublier l'heure, heure tyrannique et fixe. Comme la nuit, la journée serait à elle. Plus de bureau! Pas d'appels téléphoniques qui, à force de résonner à l'oreille, deviennent lancinants.

N'avoir rien d'autre chose à faire que vivre, ou plutôt, se laisser vivre, sans effort, sans le souci constant d'être ponctuel aux ordres du patron ou aux exigences des clients. Et cela, cette abstention des tracas journaliers pourrait se prolonger indéfiniment si...

Ses yeux se fermèrent. Elle sourit à un rêve intérieur qu'elle voudrait voir réalité.

— Je veux bien, acquiesça-t-elle... où irons-nous?

— Au hasard... où nous poussera notre fantaisie. Nous rencontrerons quelque "road house" quelque part, où nous pourrons nous arrêter... nous continuerons notre vie anonyme de ce soir.

La lune projetait sur le paysage, une lumière blanche, laiteuse qui baignait le contour des choses.

L'auto filait lentement. L'air pénétrait par les fenêtres ouvertes. Il était imprégné des senteurs marines ou des senteurs végétales que distillent les arbres et les plantes selon que la route longeait la mer ou s'aventurait à l'intérieur.

Henri Lebrun ne parlait pas. Replié sur lui-même il savourait ce que la minute avait d'exquis. Pour lui, comme pour elle, rien n'existait de la corvée quotidienne. Il était libre.

De temps à autre, il jetait, à la dérobée un regard sur sa compagne.

Elle aussi savourait ce que l'instant avait de magnifique.

L'auto roulait, roulait et Henri Lebrun était heureux d'être aux côtés de cette femme, de sentir cette présence qui, de plus en plus, lui devenait chère.

Au tournant d'un chemin, ils se trouvèrent à nouveau face à la mer. Ils étaient sur une élévation. Au bas quelques maisonnettes faisaient des taches minuscules sur le vert sombre du décor. A leur droite une langue de terre terminée par un phare... Des barques au repos oscillaient, les voiles au repos. Sur l'eau la lune projetait un sillage d'or.

Il arrêta le moteur de l'auto.

Il avait bien l'âme d'un collégien en vacances.

De la poésie chantait en son coeur.

— Ne trouvez-vous pas Hélène qu'il fait bon vivre par une nuit pareille!

Elle n'était plus à ses yeux la jeune fille hautaine et distante, que les différences sociales, en un temps ordinaire, aurait éloigné de lui. Elle n'était qu'une créature de chair adorable et délicieuse.

Elle lui dit:

— Il y a des fois où l'on voudrait que le temps s'arrête et que la minute s'éternise. Cette minute est de celle-là.

La voix était grave, berçante. C'était une musique que de l'entendre. Les mots le grisaient; un trouble l'envahissait.

— Vous! Moi!... n'être que nous deux! Sa main chercha la sienne. Les doigts s'étreignirent et, dans l'étreinte, ils se communiquèrent des sentiments qu'ils n'auraient osé, de vive voix, se confier.

Il sentit qu'elle vibrait à l'unisson, que la magie opérait sur elle, comme elle opérait sur lui.

Mu par une force obscure qu'il n'aurait pu combattre, il l'attira vers lui. Ses lèvres effleurèrent les joues qui étaient veloutées et douces et descendirent vers les lèvres de la jeune fille où ils se posèrent longuement, passionnément, dans un baiser où toute son âme passa.

— Hélène, murmura-t-il, je vous aime... je vous aime depuis le premier soir... Elle ne répondit pas, mais il aurait pu remarquer que l'aile des narines frissonnaient et qu'elle se grisait à l'hommage de cet aveu. Le silence les recouvrit. Il craignit de s'être trop aventurer. S'il avait, en brusquant les choses, rompu le charme.

Il n'était plus maître de lui-même. Les paroles avaient jailli, spontanées.

— Et vous!... Puis-je espérer qu'un jour...

Elle lutta contre ce qu'elle aurait appelé une défaillance. Son coeur lui criait: Oui. Sa raison lui dictait de ne pas se trahir. Il lui fallait se montrer inaccessible. Il fallait laisser l'illusion d'une lutte ardue pour que la conquête ait plus de prix.

— Moi?... Suis-je capable d'aimer?

— Oh! Hélène ne dites pas cela... Je sais que vous êtes bonne, que le milieu social où votre fortune vous force à vivre n'a pas anémié votre coeur. Cette allusion gâta son plaisir en lui rappelant qu'elle devait être fidèle, du moins pour un temps, au personnage créé.

— Vous ne me connaissez pas encore... Je suis égoïste. La fortune, comme vous le dites, m'a trop gâtée... Je ne sais pas si je puis aimer d'autres personnes que moi.

Elle mentait. Et elle savait qu'il ne la croirait pas... Et elle savait également qu'il s'acharnerait d'autant plus à sa conquête qu'elle paraîtrait plus difficile.

Elle se redressa.

— Rentrons!... Voulez-vous.

Il crut l'avoir blessée et obéit à son désir.

* * *

Il regretta, le lendemain, sa brusque déclaration et de s'être conduit en Don Juan prétentieux ou en amoureux transi. Il la connaissait depuis quelques jours à peine et voilà qu'il se jette presque à ses pieds.

Qu'allait-elle penser?

Il n'y avait qu'une chose à faire: accuser l'enchantement de la nuit. Toute la nature s'était conjuguée contre lui: le paysage, les paysans ambiants, la lune troublante.

Dans le "lobby" où il flana quelque temps avant de déjeuner, il ne la chercha pas. Il valait mieux laisser l'oubli accomplir son oeuvre. Non qu'il renonçait à elle. La hantise de ses lèvres le poursuivait et sur sa bouche le souvenir persistait du baiser qu'ils s'étaient donné, s'il avait pu douter un instant de ses sentiments, le doute maintenant ne lui était plus permis. Il l'aimait. Irrésistiblement. Il ne concevait plus la vie sans elle. Elle était devenue le but ultime de toutes ses pensées. Même, si elle était pauvre, même sans relations aucunes, il l'aimerait. Si elle lui confiait qu'aujourd'hui, un télégramme vient de lui apprendre sa ruine, il ne l'en aimerait peut-être que plus. Il accueillerait ce message de malheur comme un bonheur personnel puisqu'il supprimerait l'obstacle.

Cette pensée d'obstacle à vaincre éveilla soudain sa combattivité. Il aimait l'action, la lutte... Il s'y acharnait avec d'autant plus d'ardeur que des difficultés plus grandes surgissaient en travers de sa route.

Il se rendit au bureau de télégraphe, câbla à sa banque, et arrêta chez un fleuriste commander une gerbe de fleurs. Il choisit les plus dispendieuses pour la saison.

Il ne la vit pas de la journée. Elle demeura confinée à sa chambre. Il apprit qu'elle y avait pris ses repas.

Il ne reçut, pour les fleurs, ni un mot de remerciement, ni un accusé de réception.

L'avait-il réellement vexée? Il refusait de le croire. Elle était trop indépendante, trop moderne, pour se formaliser de ce qu'un jeune homme, ne la connaissant que de quelques jours, lui déclare spontanément, au cours d'une promenade en auto, son amour fatal.

Peut-être aussi s'est-elle imaginé qu'il a voulu se moquer, faire croire a des sentiments imaginaires, pour pouvoir plus facilement, abuser d'elle!

La journée parut longue et interminable, consumée dans l'indécision et le doute.

Il y aurait pourtant une chose à faire: l'appeler au téléphone, s'informer de ses nouvelles. A plusieurs reprises il se dirigea vers la cabine téléphonique, mais chaque fois, avant de décrocher le cornet acoustique il abandonnait son projet. Cela aurait l'air de quémander des remerciements pour les fleurs.

Il était demeuré dans le "lobby" presque toute la journée, dans l'espérance fébrile de la voir surgir devant lui, de voir ses yeux, ses grands yeux vifs et chauds le réconforter d'un sourire.

Mais la journée ne lui apporta que le désappointement et aussi une lassitude morne. Il soupa légèrement, n'ayant guère d'appétit, et monta ensuite en auto. Il avait besoin de mouvement, de changement d'atmosphère, après sa longue attente stérile. Il arrêta chez la fleuriste, commanda un autre bouquet pour être déposé chez elle dès le lendemain matin, et s'engagea à l'allure folle de sa voiture sur des routes peu fréquentées, laissant l'air lui fouetter le visage. Il roula ainsi, longtemps, sans but. Il ne pensait pas, n'arrivant pas à coordonner ses idées. Il s'en voulait à lui-même de sa gaucherie maladroite et brusque.

Tout-à-coup il songea qu'elle pourrait bien être malade. Elle aurait pu prendre froid, la veille. Pourtant! Non! La soirée était si tiède.

C'était fou cette supposition.

A l'angoisse qui l'étreignit, il comprit encore plus combien il l'aimait, combien elle lui était nécessaire, indispensable.

Il retourna à l'hôtel, remisa sa voiture, et s'informa au commis de faction si l'hôte de la chambre 212 n'avait pas donné de ses nouvelles.

— Je sais qu'elle a fait monter tous ses repas à sa chambre.

— Elle est malade.

— Rien de grave. Une légère indisposition.

Henri Lebrun regretta de s'être fait prendre ainsi au filet de l'amour, au point d'en perdre sa tranquilité d'esprit. N'étant pas de la catégorie des jeunes premiers célébrés par le grand siècle il n'éprouvait aucune volupté à se complaire "dans ce tourment âpre et délicieux".

Il se dirigea vers le grill commanda une consommation qu'il avala d'une traite... en commanda une seconde... puis une troisième.

Pour la première fois, une femme, dans sa vie, avait passé, le subjuguant. Tout cela, par sa faute. Il aurait dû être sur ses gardes, se méfier, au lieu de se lancer aveuglément dans cette aventure avec une candeur presque enfantine.

Les libations se suivirent. Elles se suivirent à un point tel que, lorsqu'il se leva pour se retirer, les yeux vagues et la figure exsaugue, ses jambes, sous lui, flageolèrent. Le barman dut appeler un garçon à la rescousse.

Henri Lebrun bredouilla des phrases incohérentes, inintelligibles et, aidé du bras de l'autre passé sous le sien, put se rendre, en titubant, jusqu'à sa chambre. Sans même se dévêtir, il se jeta sur le lit, et bientôt le sommeil, un sommeil de brute l'engourdit dans une torpeur complète.

• • •

... La tête lourde, la bouche amère, se rappelant confusément son orgie solitaire, il se réveilla. La soif le brûlait. Il s'aperçut qu'il était encore tout habillé. Il se dévêtit, endossa sa robe de chambre, téléphona au "service" pour qu'on lui apporte un "collins" bien glacé et, en attendant, déblatéra contre lui-même. Franchement, il s'était cru plus fort qu'il n'était et il eut honte de sa lâcheté devant le petit inconvénient qui lui était arrivé.

Ce n'était pas dans ses habitudes de se livrer ainsi au découragement. Au lieu de l'attaquer en face il avait cherché la solution d'un problème qui lui apparaissait de plus en plus vital, dans l'oubli et l'abrutissement. Cette attitude était indigne de lui.

Deux coups discrets à la porte interrompirent le cours de pensées qui n'avaient rien d'agréable.

Le garçon déposa le plateau sur la table, mit quelques morceaux de glace dans le verre et le remplit d'aeu de seltz.

— L'on m'a chargé de vous remettre cette lettre.

Henri Lebrun solda la note, avala une lampée du précieux breuvage et, les doigts tremblants, décacheta l'enveloppe.

"Mon cher ami,

"Je vous remercie de vos magnifiques en-"vois de fleurs. J'aurais voulu le faire de "vive voix. Une migraine atroce m'a retenue "à la chambre toute la journée. Aurais-je "le plaisir de vous revoir aujourd'hui.

Merci et à bientôt?

Hélène."

Henri lut et relut le court billet. Ce fut une traînée de lumière en lui. Comme le soleil perce les nuages et resplendit sur le paysage jadis obscur, l'espérance prit place en son coeur dissipant les doutes qui pourrait séjourner, obscurcissant l'avenir. L'avenir lui apparut sous des couleurs plus brillantes. Tout jusqu'ici lui avait réussi.

Il se passa la figure à l'eau froide, se frictionna les tempes et le front de baume camphré et constatant que ses idées et sa tête s'éclaircissaient s'installa au téléphone et signala la chambre 212.

Il avait eu tort de se creuser la cervelle inutilement pour un incident léger que son imagination avait grossi dans des proportions désastreuses.

La voix à l'autre bout du fil résonna à son oreille, limpide, joyeuse. Si Hélène avait éprouvé à son endroit la moindre indisposition il n'en restait guère de traces. Elle expliqua sa réclusion de la veille par une "migraine atroce" comme elle avait dit dans sa lettre... Si elle n'avait pas essayé de communiquer avec lui, c'est qu'elle espérait le malaise passager et qu'au cours de la journée, il lui aurait été permis de le voir.

Ils se donnèrent rendez-vous pour l'après-midi sur la plage.

... Tous les matins qui suivirent, Hélène recevait l'hommage de l'homme dans une offrande florale. Le geste lui parut un peu extravagant. Mais il était si riche qu'il pouvait se permettre cette prodigalité.

Cela parfois la rendait songeuse. Elle-même se devait de continuer à l'éblouir jusqu'au moment où les invisibles liens qui les unissaient un peu plus chaque jour deviendraient si serrés et si forts que ni l'un ni l'autre ne les pourrait briser.

Après? La première réaction passé il pardonnerait facilement et tout se terminerait dans un baiser où leurs deux âmes communieraient comme elles avaient communié une nuit, sous la lune épanouie.

Maintenir l'illusion de la richesse en l'étalant lui était difficile parce qu'elle était femme et que les conventions sociales ne permettaient pas les cadeaux dispendieux qui donnent à réfléchir sur l'état de ceux qui les font. En arborant des toilettes nouvelles dont chacune représentait des semaines de privations et de travail, en lançant incidemment au cours de la conversation des phrases révélatrices elle put se maintenir dans son rôle.

L'ydille ébauchée s'accentua en les rapprochant "aujourd'hui plus qu'hier et bien moins que demain". Toutes les heures qu'ils se pouvaient consacrer ils les passaient ensemble... Ils demeuraient des heures, étendus sur le sable, à côté l'un de l'autre, sans se rien dire, heureux tout simplement de leur présence... et ne voyant rien de ce qui se passait autour d'eux.

La perspective de la séparation prochaine ne les troublait même pas. Comme était aboli le passé, le véritable passé que mutuellement ils cachaient le muant en un passé d'emprunt, de même était aboli l'avenir. Une chose, une seule chose existait: le présent.

Au cours d'une soirée douce et tiède, il lui renouvela l'expression de son amour.

— Hélène, lui murmura-t-il à l'oreille pendant que sa main caressait ses souples cheveux... je vous aime... je n'ai jamais aimé d'autre femme comme je vous aime! Je vous aime plus que tout au monde! plus que moi-même. Si vous vouliez m'aimer un peu!... je ne vous demande pas le grand amour...

Elle lui répondit, simplement.

— Moi aussi! je vous aime...

Et dans sa voix une émotion contenue se devinait. Dans l'enthousiasme de cet amour partagé qui les faisait vibrer à l'unisson, ils étaient prêts à l'immolation de tout leur être physique et moral.

L'endroit invitait aux épanchements. C'était le même où ils s'étaient arrêtés la première fois où il lui avait ouvert son coeur.

Le bruit de la mer leur parvenait atténué... C'était un frémissement qui se mêlait à celui des arbres qu'une brise légère animait... Les faibles lumières jaunes trouvaient la masse sombre des maisons indiquaient la vie prochaine. Là vivaient des êtres comme eux! Là, aussi, peut-être des être s'aimaient.

Etendus sur l'arbre, côte à côte, ils échafaudaient mille et un projets d'avenir. Ils scrutaient ce que serait, dans cet avenir lointain et proche, leurs sentiments réciproques... Chaque serment nouveau de fidélité, il le scellait d'un baiser.

— Vous m'aimerez toujours, lui demanda-t-elle.

— Toujours, Hélène.

— Quoiqu'il advienne?... même si j'étais pauvre?...

— Je vous aimerais d'avantage encore, si vous étiez pauvre. Car je bénirais cette pauvreté... Elle vous donnerait la preuve irréfutable que je vous aime pour vous, pour vous seule, et parce que vous êtes vous.

Il était sincère en ce moment-là. Il avait soif de dévouement. Il souhaitait même que cette éventualité se produisit.

— Et vous, continua-t-il, si vous appreniez que je vous ai menti, que je ne suis qu'un modeste employé d'une grande firme montréalaise...

— Je ne vous croirais pas... et je vous aimerais quand même...

— Alors! vous consentiriez à partager mon nom, à partager ma vie, à vous réjouir de mes bonheurs, à vous apitoyer sur mes malheurs...

— Je vous suivrais partout... Dans la bonne comme dans la mauvaise fortune.

Les bouches se joignirent consacrant le pacte.

• • •

Les beaux jours ne durent pas toujours.

Les vacances achevaient et chacun voyait fuir le temps, trop rapidement à leur gré. Le terme approchait où il faudrait reprendre la corvée, être à la tâche, peiner. Il leur resterait le souvenir rafraîchissant de leur intimité sentimentale.

Ce fut elle qui dut partir la première. Son congé expirait. Dès le lundi suivant, elle devait reprendre sa place au bureau.

Elle lui annonça son départ pour le lendemain. Sa présence à Montréal était nécessaire, indispensable.

Il s'offrit de faire le voyage avec elle en auto. Elle dut refuser malgré sa tentatoin d'accepter... Il saurait ainsi la vérité brutale et il était trop tôt pour la lui révéler.

Plus tard, avec un prétexte bien trouvé sur l'écroulement de sa fortune, mauvais placements, spéculation malheureuse, il y aurait peut-être moyen d'arranger les choses. Mais pas aujourd'hui. Il croira à un de ces coups ironiques et cruels que la Destinée se plaît à nous jouer. D'ailleurs qu'importait sa propre fortune à elle, puisque lui était riche pour deux!

Et s'il la repousse?

S'il la repousse? Elle souffrira certes de son abandon, mais de songer que l'intérêt seul a dicté sa conduite amènera l'oubli plus facilement, par le mépris qu'elle attachera à sa mémoire.

• • •

Le train arrivait en gare. Les quais regorgeaient de voyageurs de tous âges et toutes catégories. Il y avait des jeunes, des vieux, des pauvres, des riches confondus dans une promiscuité égalitaire.

— Quand vous reverrai-je, Hélène.

— Quand vous voudrez.

— ... Mais, je ne sais même pas où vous demeurez.

Un instant elle fut interdite.

— C'est vrai! J'ai oublié de vous donner mon adresse... savez-vous ajouta-t-elle que j'ignore moi-même où je vais demeurer. Depuis un an, j'avais un appartement à l'hôtel X... D'ici quelques semaines je devrai voyager... dans l'intérêt de mes affaires... Ecrivez-moi donc aux soins des avocats XXX qui sont mes procureurs. Ils sauront où me trouver.

Elle avait imaginé cet expédient, spontanément. Son amie était sténographe à ce bureau légal l'un des plus importants de Montréal. De cette façon elle serait sûre d'avoir le message la journée même de sa réception.

Le train s'apprêtait à partir.

— Promettez-moi de m'écrire...

— Je vous le promets. Dès mon retour à Montréal je vous écrirai... Nous nous rencontrerons...

Le conducteur, debout sur le marche-pied, venait de donner le signal du départ et criait aux retardataires: "All aboard".

— Bonjour Hélène.

— Bonjour... et à bientôt.

— A bientôt.

Le train s'ébranla, et, tant qu'il put l'apercevoir, Henri Lebrun demeura sur le quai, les yeux rivés sur le double ruban d'acier où, dans un haletement fauve, fuyait son destin.

La plage ne l'intéressait plus. Ses vacances n'avaient plus de but. L'après-midi même, il sautait dans son auto et retournait vers la métropole. Une présence invisible lui tenait compagnie.

Il était heureux du résultat de son aventure... et le hasard avait bien fait les choses... en grand seigneur... avec largesse.

• • •

... Et le dénouement me demandez-vous? Vous comprenez, ma chère Hortense que cet imbroglio ne pouvait durer infiniment.

Dabord Henri Lebrun s'aperçut que s'il est agréable, de jouer au millionnaire, les conséquences le sont moins Ses économies s'étaient envolées. Toutefois cela ne l'émouvait pas trop. Il était sûr de posséder un bien plus précieux que tout au monde: le coeur d'Hélène, et, ce qui ne gâtait rien, loin de là, ce coeur était un coeur d'or, au sens propre et figuré. Une seule chose restait à faire. Prolonger l'enchantement, et un jour, après des précautions oratoires infinies annoncer qu'il avait perdu sa fortune... et jouer la grande scène du dévouement chevaleresque... se sacrifier... lui conter qu'il se retirait de sa vie, puisqu'il ne pouvait, en retour de son amour lui offrir tout ce qu'il avait promis de richesses et de puissance... Devant une telle grandeur d'âme et tant de généreux désintéressements, elle ne pourra faire autrement que d'être touchée, émue et de lui offrir en conpensation son amour entier.

Il lui écrivit une fois, donnant de ses nouvelles, s'enquérant des siennes. Il devait partir, lui aussi, en voyage d'affaires pour quelques semaines.

Il avait besoin de ce répit pour regarnir son gousset. Après la première paie il pourrait se payer le luxe de l'inviter à dîner dans un hôtel fashionable et d'étaler la même prodigalité.

Mais les événements et le hasard, pourtant favorable jusqu'ici, en décidèrent autrement.

Comme vous le savez, Henri Lebrun était vendeur pour une importante firme industrielle de Montréal et Hélène Beaumont était à l'emploi d'un grossiste. Elle était commis à l'échange téléphonique et aux renseignements dans le bureau central.

Entre deux appels téléphoniques, elle parcourait les pages d'un roman, quand une voix au timbre familier résonna à son oreille.

— Est-ce que monsieur Beaudry est à son bureau?

Elle leva les yeux et *ils* se trouvèrent face à face. Vous vous imaginez facilement le coup de théâtre.

Ici, ma chère Hortense, je renonce à vous décrire tous les sentiments divers qui bouleversèrent l'âme d'Hélène... Le sang s'était retiré de ses joues... et son regard semblait celui d'une biche blessée. L'homme partageait son trouble. Il balbutia:

— Hélène.

Ils demeurèrent interloqués, sidérés... et le silence s'abattit sur eux comme une masse de plomb.

Ce fut elle qui le brisa:

— Monsieur Lebrun... il faut que je vous explique...

Il retrouva son aplomb un instant perdu et comprenant qu'elle était la véritable situation, il sourit d'un bon sourire, communicatif et franc. Puis avec un sérieux de circonstance:

— Mademoiselle, votre patron, M. Beaudry est-il visible. Vous savez... il faut que je gagne ma vie. J'ai une importante commande à décrocher.

Il se baissa vers le pupitre et ajouta en accompagnant son invitation d'un clin d'oeil significatif et malicieux.

— Je vous attendrai à la sortie du bureau. Nous soupons et passons la soirée ensemble.

Et quoiqu'étrange cela paraisse il accueillait ce dénouement avec un immense soupir de soulagement.

• • •

... Vous vous demandez, Hortense, comment les choses se sont passées. Très bien en somme. Comme ils s'étaient tendu mutuellement le même piège, aucun ne pouvait prétendre avoir dupé l'autre. Leur orgueil, de la sorte, n'était pas blessé. Et les blessures d'orgueil sont les plus difficiles à cicatriser.

En somme, ils avaient passé de belles vacances et puisque souvent "paraître" c'est "être" ils avaient effectivement été millionnaire durant quinze jours.

Aujourd'hui, Hélène Beaumont, n'existe plus. Elle est devenue Mme Henri Lebrun. Son ambition ajouté à l'ambition de son mari l'a décuplé. Henri Lebrun fait sa marque dans les affaires, et après avoir suivi sa progression constante, je vous prédis qu'il dira loui.

Raymond FERRAY

Envoyez ce coupon aujourd'hui

Nom ....

Adresse .....

Ville ..... *Comté* .....

L'abonnement au "Courrier du Cinéma" est de cinquante sous par année. Deux ans $1.00.

Adressez ce coupon à

COURRIER DU CINEMA,

637 ouest Craig — Montréal

(*suite de la page 3*)

Le théatre à Paris

Même sous la botte allemande . . . il faut bien vivre. Le théâtre reprend donc à Paris. Mme Alice Cocéa, directrice de la salle des Ambassadeurs vient de reprendre "C'était histoire de rire", de Salacrou avec Fernand Gravey, André Luguet.

On peut aisément imaginer l'état d'âme de ces artistes. Se faire applaudir par des Boches! Quelle ironie! Avouez qu'il faut du courage pour reprendre ainsi la besogne. N'allez pas croire qu'il s'agit de faire des recettes car l'argent, somme toute, ne sert qu'à payer les frais de l'armée d'occupation mais c'est une façon, aussi héroïque qu'une autre, de prouver que la bravoure française n'a pas capitulé. Par le truchement du théâtre et de l'esprit français il se peut que l'on réussisse à inculquer aux auditeurs allemands un peu de la culture spirituelle d'essence française. C'est ici où le théâtre reprend son vrai rôle, son plus beau rôle. Pour avoir oser cela Mme Cocéa a droit à toute notre admiration.

• • •

La vie de Franz Schubert au cinéma français.

Quelques jours avant la prise de Paris et la capitulation de la France, le réalisateur Jean Boyer donnait le dernier tour de manivelle de son film "SERENADE", d'après un scénario retraçant certains épisodes de la vie du célèbre musicien Franz Schubert. Pour cette dernière scène, le décor représentait un des luxueux salons du palais de Son Excellence von Hartmann, homme tout puissant de Vienne.

La distribution de ce film réunit en outre de Bernard Lancret qui, comme on le sait, incarne le personnage de Schubert, ceux de Lilian Harvy, de Louis Jouvet, de Robert Arnoux, Pierre Magnier, Félix Oudart, et Marcel André.

Programmes des Cinémas de Province

Théâtre "LAURIER"—Hull

2- 3- 4	Février	—"SANS FAMILLE"
		—"CHOURINETTE"
9-10-11	"	—"CAFE DE PARIS"
		—"LE SECRET DE POLICHINELLE"
16-17-18	"	—"FACE AU DESTIN"
		—"LE CHASSEUR DE CHEZ MAXIM"
23-24-25	"	—"COUPS DE FEU"
		—"PLACE DE LA CONCORDE"

Théâtre "ROYAL"—Amos

2- 3	Février	—"LE ROMAN D'UN TRICHEUR"
9-10	"	—"BELLE ETOILE"
16-17	"	—"EDUCATION DE PRINCE"
23-24	"	—"NADIA"

Théâtre "BEY'S"—Thetford Mines

2- 3	Février	—"ESPOIR"
		—"MAYERLING"
9-10	"	—"LES OTAGES"
		—"VISAGES DE FEMMES"
16-17	"	—"TERRE DE FEU"
		—"L'ECOLE DES RESQUILLEURS"
23-24	"	—"BAR DU SUD"
		—"RETOUR AU PARADIS"

Théâtre "FRANCAIS"—La Sarre

2- 3- 4- 5	Février	—"ORAGE"
6- 7- 8	"	—"MARINELLA"
9-10-11-12	"	—"RAPHAEL LE TATOUE"
13-14-15	"	—"L'HOMME SANS COEUR"
16-17-18-19	"	—"MON ONCLE ET MON CURE"
20-21-22	"	—"LA BETE AUX SEPT MANTEAUX"
23-24-25-26	"	—"LE PATRIOTE"
27-28 Février	1er Mars:	—"ADIEU VIENNE"

Théâtre "VICTORIA"—Victoriaville

1er et 3	Février	—"MON ONCLE ET MON CURE"
6 et 7	"	—"RETOUR AU PARADIS"
8 et 10	"	—"MAYERLING"
15 et 17	"	—"LES OTAGES"
22 et 24	"	—"LE PERE LEBONNARD"

Théâtre "EMPIRE"—Jonquière

3- 4	Février	—"LE TUNNEL"
7- 8	"	—"LE GRAND ELAN"
10-11	"	—"LE CHEMIN DU BONHEUR"
14-15	"	—"L'EPERVIER"
17-18	"	—"MARINELLA"
21-22	"	—"ESPOIR"
24-25	"	—"LE CLUB DES FADAS"
28 Février-	1er Mars:	—"CONFLIT"

Théâtre "CARTIER"—Rimouski

3- 4- 5	Février	—"ENTRE DES ARTISTES"
13-14-15	"	—"ESPOIR"
24-25-26	"	—"CAFE DU PORT"
27-28 Février-	1er Mrs:	—"LA BOUTIQUE AUX ILLUSIONS"

"SALLE PAROISSIALE"—Sayabec

1er	Février	—"TROIS DE ST-CYR"
8	"	—"METROPOLITAIN"
15	"	—"YAMILE SOUS LES CEDRES"
22	"	—"ENTENTE CORDIALE"

Théâtre "PRINCESSE"-Rivière-du-Loup

5- 6- 7	Février	—"NORD ATLANTIQUE"
12-13-14	"	—"LE RUISSEAU"
19-20-21	"	—"LES OTAGES"
26-27-28	"	—"MARINELLA"

Théâtre "GEORGES" —St-Georges de Beauce

30-31 Janv.-1er	Février	—"RAPPEL IMMEDIAT"
6- 7- 8	Février	—"L'EPERVIER"
13-14-15	"	—"QUAI DES BRUMES"
20-21-22	"	—"LE GRAND ELAN"
27-28 Février-1er	Mars:	—"TERRE DE FEU"

Théâtre "ROYAL"—Louiseville

2- 3	Février	—"EDUCATION DE PRINCE"
6- 7- 8	"	—"MONSIEUR PERSONNE"

Théâtre "MALARTIC"—Malartic

4	Février	—"ACCORD FINAL"
8	"	—"LA MASCOTTE"

Théâtre "CAPITOL"—Saint Jean

2- 3	Février	—"NADIA"
		—"BOULOT AVIATEUR"
9-10	"	—"NORD ATLANTIQUE"
		—"LA CITE DES LUMIERES"
16-17	"	—"CAFE DU PORT"
		—"EUX ET NOUS"

Théâtre "CAPITOL"—Joliette

2- 3- 4	Février	—"JEUNES FILLES EN DETRESSE"
		—"LA NUIT SILENCIEUSE"
9-10-11	"	—"TERRE D'ANGOISSE"
		—"LE FANTOME"
16-17-18	"	—"NADIA"
		—"LA BOUTIQUE AUX ILLUSIONS"
23-24-25	"	—"GRISOU"
		—"MON CURE CHEZ LES RICHES"

"Cinéma" & "ACADEMIE DE MUSIQUE" Lévis

5 au 11	Février	—"YAMILE SOUS LES CEDRES"
12 au 18	"	—"ADIEU VIENNE"
19 au 25	"	—"REMONTONS LES CHAMPS ELYSEES"
26 Fév. au 4	Mars	—"ENTENTE CORDIALE"

Théâtre "ACTON"—Actonvale

1er	Février	—"LA CITADELLE DU SILENCE"
8	"	—"DOUBLE CRIME SUR LA LIGNE MAGI-NOT"
15	"	
22	"	—"PROMESSES"
		—"TROIS ARTILLEURS EN VADROUILLE"

Théâtre "PRINCESS"—Val D'Or

4- 5- 6	Février	—"FRERES CORSES"
		—"MON CURE CHEZ LES RICHES"
11-12-13	"	—"TROIS VALSES"
		—"FOCH"
18-19-20	"	—"TROIS DE ST-CYR"
		—"LE DOMPTEUR"
25-26-27	"	—"L'EPERVIER"
		—"DEUX DE LA RESERVE"

Théâtre "AUDITORIUM"— Shawinigan Falls

31 Janvier-1er	Février	—"LA VALSE ETERNELLE"
7- 8	Février	—"LE ROMAN D'UN JEUNE HOMME PAUVRE"
14-15	"	—"LA ROUTE IMPERIALE"
21-22	"	—"FANFARE D'AMOUR"
28 Février-1er	Mars	—"DERRIERE LA FACADE"

GASTON ALLARD—Nicolet

1er	Février	—"LES BATELIERS DE LA VOLGA"
8	"	—"MADEMOISELLE MOZART"
15	"	—"MAYERLING"
22	"	—"ZOUZOU"

MELCHERS
FINEST
CANADIAN
GENEVA
Three Castles
LIQUEUR WHISKY
LONDON
CLUB
LONDON
Dry Gin
GIN CANADIEN
MELCHERS
CROIX D'OR
THREE CASTLES
EXTRA SPECIAL
LIQUEUR WHISKY
LONDON
CLUB
LONDON DRY GIN
PRODUITS DE MELCHERS DISTILLERIES LIMITED, MONTREAL ET BERTHIERVILLE